

*"Pages actuelles"*

1914-1917



**Syriens**



et

**Chaldéens**



LEUR MARTYRE - LEURS ESPÉRANCES

PAR

**L'Abbé Eugène GRISSELLE**

Docteur ès-lettres

Chanoine honoraire de Beauvais, Secrétaire général du C. C. P. F.

*Publications du COMITÉ CATHOLIQUE DE  
PROPAGANDE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER*



**BLOUD ET GAY**

ÉDITEURS

PARIS, 3, Rue Garancière,

Calle del Bruch, 35, BARCELONE





## AVERTISSEMENT

*Il me serait permis de répéter ici, à propos des documents mis en œuvre dans ce tableau sommaire des exécutions turques en Asie Mineure, ce que j'écrivais, il y a un an, jour pour jour, en tête de l'Arménie martyre.*

*Le rôle de rapporteur fidèle de documents fournis par des témoins oculaires m'interdisait toute recherche de pure curiosité historique. Sans avoir, du reste, à démontrer de nouveau l'influence allemande sur ce déchaînement du fanatisme turc qui a versé à flots le sang des victimes, il suffit de constater l'union indissoluble des complices. Si l'Empire ottoman succombe pour s'être allié au sinistre empereur qui, depuis son théâtral pèlerinage au tombeau de Saladin, a mérité le nom de Hadji-Mohamed Guilloum, il ne fera qu'expier un long passé de crimes; car les Turcs, dès leurs origines, n'avaient su que ruiner et ensanglanter cette Asie, autrefois si riche, récemment convoitée par leurs Alliés de Berlin. Le résumé de leur tyrannie à l'égard des Assyro-Chaldéens a été consigné dans le Mémoire écrit par l'évêque de Van (Arménie) auquel ont été empruntés les récits des derniers massacres. Quant aux horreurs commises à Ourmiah, elles sont relatées également dans le rapport authentique rédigé par M. Abel Zayia, missionnaire lazarisite. A des sources aussi auto-*

risées, il n'était pas besoin d'ajouter d'autres documents. Les deux missionnaires ont dit tour à tour les aspirations et l'affection de leurs peuples amis de la France.

Les vœux et les espoirs d'avenir de la nation syrienne ont eu pour interprète, en 1915, un grand Français, depuis trente années en Syrie, M. le Dr H. de Brun. J'ai fait à sa conférence, prononcée au « Foyer », sous la présidence de M. Georges Leygues, des emprunts dont l'autorité ne pourra être contestée, et qui a été soulignée encore par la réponse de l'ancien ministre.

C'est donc, véritablement, la voix de la Syrie et des Syro-Chaldéens qu'on entendra et je n'ai rien mis de moi-même que mon sincère effort pour servir les victimes contre leurs bourreaux. Clouer au pilori ceux-ci par le véridique exposé de leurs tristes exploits, c'est gagner à la cause des opprimés la sympathie du monde civilisé et traduire les espérances des races martyres dans l'équité des réparations et des garanties achetées au prix de tant de sang répandu.



# SYRIENS ET CHALDÉENS



Leur Martyre

Leurs Espérances

*D'après des Mémoires communiqués par Mgr Manna,  
évêque de Van (Arménie)*

\*\*\*\*\*

« Passer d'un pays tourmenté comme les gorges voisines du Mont Ararat aux plaines tranquilles et majestueuses de la Mésopotamie, cela repose comme de quitter le sujet brûlant de la question arménienne pour s'en aller méditer sur la destinée des empires qui furent la Chaldée et l'Assyrie ». Ainsi écrivait en 1901 un voyageur français relatant ses souvenirs d'une fructueuse excursion en Asie Mineure, à la suite de laquelle il publia l'intéressant volume intitulé *Chrétiens et Musulmans, Voyages et études*. M. Ludovic de Contenson, à qui Jules Lemaître adressa une lettre-préface émue pour le féliciter d'avoir plaidé la cause des opprimés du régime turc, avait appuyé son enquête sur de longues et patientes observations. Il n'abandonna point cet attachant et méritoire sujet d'études et douze ans après, presque à la veille de la grande guerre qui devait révéler à nu les plaies mortelles de l'empire ottoman, paraissait en 1913 la seconde édition de son opuscule : *Les Réformes en Turquie d'Asie*. Là, les deux questions Arménienne et Syrienne, sont mises en présence, et déjà l'on s'aperçoit que la Syrie



n'invite plus seulement l'esprit à méditer sur les ruines anciennes de puissantes civilisations disparues. Aussi M. de Contenson pouvait écrire : « En Syrie, en effet, comme en Arménie, comme naguère en Macédoine, la mauvaise administration ottomane, doublée des revendications des races s'éveillant à la liberté, a créé un problème politique dont l'importance va s'aggravant. Ce pays, lui aussi, dont la population est en majorité musulmane, aspire aux réformes et les revendiquera bientôt si l'on n'y prend garde, avec autant et plus d'insistance que s'il s'agissait de peuples exclusivement chrétiens. » L'auteur, avec sagacité et non sans preuves, signalait comment la « question arabe », prévue depuis longtemps, se développait avec assez de précision pour que l'on puisse conjecturer une révolution prochaine « si les hommes d'État n'arrivent à canaliser le courant » (1).

Toutefois, en 1913, il était naturel de chercher encore une formule pour « concilier la politique de décentralisation au point de vue syrien, avec le respect de l'intégrité ottomane en Turquie d'Asie ». Cette quadrature du cercle à laquelle s'attachaient les diplomates de partout, de peur d'exciter une guerre européenne, il est superflu de la poursuivre désormais ; car la chimère a disparu dans les sanglantes lueurs de l'incendie délibérément allumé par l'Allemagne.

La politique orientale de Guillaume II, si longtemps dénoncée en vain par les clairvoyants qui acceptaient le rôle ingrat de Cassandre, a aujourd'hui donné ses fruits. Le suicide de l'empire turc est d'ailleurs dû moins encore à l'alliance contractée avec les deux empires de proie dont l'Europe veut briser le rêve funeste qu'à l'entreprise impossible des Jeunes Turcs. Cette séparation de l'Eglise et de l'État qu'ils ont

(1) L. de Contenson, *op. cit.*, p. 67.

voulu copier sur d'autres, c'était la suppression même du Coran, et elle devait échouer ; elle devait surtout rendre définitivement odieux aux Arabes dépossédés depuis longtemps de leur légitime hégémonie religieuse ; les Turcs déjà oppresseurs et devenus par surcroît renégats. Mais nous n'avons point à envisager ici le Califat du Père des Croyants. A demeurer dans le problème purement Syrien, pour y montrer qu'un long martyre de la race lui a valu le droit d'escompter un affranchissement tout autre que les stipulations du traité de Berlin, il suffit de remarquer que l'intangible question préalable qui faisait respecter l'agonie de l' « Homme malade et enchaînant » a disparu dans le sang, noyée enfin. C'est un point chèrement acquis, mais qui aidera singulièrement la solution espérée.

« L'axe de la politique française est dans la Méditerranée, avait proclamé à la tribune de la Chambre le 11 mars 1914, M. Georges Leygues. Il a un de ses pôles à l'Occident par l'Algérie, la Tunisie et le Maroc et son autre pôle à l'Orient par la Syrie et le Liban qui demeure un des champs privilégiés de l'action française, à cause des intérêts économiques et de l'influence morale que nous y possédons. » Ces paroles officielles, qui avaient en leur temps décidé le vote des crédits nécessaires pour développer les œuvres françaises en Orient, ont été rappelées depuis à l'ancien ministre, par le Dr de Brun, professeur à la Faculté de médecine de Beyrouth dans une conférence prononcée en 1915 sous la présidence de M. Georges Leygues ; et l'orateur, qualifié pour parler en connaissance de cause des choses d'Orient, y disait nettement :

« A nous doit échoir la Syrie. La Syrie, cette France du Levant ; la Syrie, où tous les habitants nous attendent avec une impatience inquiète qui touche aujour-

d'hui à l'anxiété ; la Syrie, où des droits séculaires accrus chaque année de nouveaux droits moraux et matériels nous laissent toute latitude et nous donnent toute liberté sans qu'aucune protestation justifiée puisse s'élever contre la prépondérance de notre position, conséquence automatique d'une situation créée par le travail incessant et les sacrifices onéreux de tous les gouvernements sans distinction de forme ou d'opinion qui se sont succédé depuis saint Louis.

« Et cependant la question paraît indécise pour de rares esprits qui admettraient encore la possibilité de conserver intact l'empire ottoman et voudraient voir la France se désintéresser du Levant.

« Libre à eux ! Mais libre à moi de penser autrement et de dire ce que je pense. Et... c'est un devoir que je viens remplir. Il y a trente ans, en me nommant professeur à la Faculté de Médecine de Beyrouth, le Gouvernement de la République m'a implicitement donné pour mission de travailler au développement de l'influence française en Syrie. Cette mission, je l'ai toujours remplie avec une joyeuse ardeur. Je ne me doutais pas qu'un jour viendrait où la lutte changerait de terrain et de caractère, et où, par une inversion singulière et imprévue, après avoir consacré toute l'activité de ma vie à rattacher la Syrie à la France, il me faudrait intervenir pour empêcher, dans la mesure de mes moyens, qu'on ne détache la France de la Syrie. »

Détacher la France de la Syrie, la désintéresser de ce patronat et de ce protectorat séculaires qui rendent le nom français si vénérable et si aimé dans tout l'Orient, il n'en a pu être question aux pires heures où certains aveuglements inconcevables essayèrent de voiler le véritable intérêt et le devoir impérieux qui n'ont jamais cessé et ne cesseront à l'avenir d'inspirer notre politique nationale. Cet abandon qui déserterait

la cause de tous ces peuples qui espèrent en nous serait plus inconcevable encore après les rudes, les sanglantes épreuves que viennent de traverser, en haine du nom français et pour avoir aimé notre drapeau et servi notre alliance, ces Syriens et ces Chaldéens qui, en Turquie comme en Perse, ont été enveloppés dans le massacre systématique des races dans lesquelles l'Allemagne voyait des obstacles à sa libre expansion vers l'Orient. La devise ambitieuse *nach Oesten* et le rêve colossal du Berlin-Bagdad qui ont fait décréter la disparition de l'Arménie (1), n'ont pas été moins funestes à ces chrétiens de Syrie et de Chaldée dont nous avons à décrire ici le douloureux martyre et à plaider la cause.

(1) Voir mon opuscule *L'Arménie martyre, Une victime du Pangermanisme*. (Pages actuelles, n° 83-84.)



## La nation Assyro-Chaldéenne

### Notions d'histoire et d'ethnographie

Les anciennes peuplades qui depuis les temps les plus reculés habitèrent la partie occidentale de l'Asie comprise d'une part entre le golfe Persique et les frontières de l'ancienne Ourartou (l'Arménie actuelle) de l'autre, depuis la Médie jusqu'à l'Euphrate, donnèrent au territoire occupé par elles les noms de Chaldée, de Mésopotamie et d'Assyrie. Leur passé fut célèbre et la civilisation dont témoignent les ruines aujourd'hui interprétées par la science remonte au berceau du genre humain. Un des rois de la Chaldée, Sargon 1<sup>er</sup> ou Sarkeine (c'est-à-dire *roi Juste*) avait réuni sous son sceptre, quatre mille ans avant l'ère chrétienne, outre la Chaldée, l'Assyrie et la Mésopotamie, la Perse entière et toute la Syrie. Un des fils de Sem, Assur, quittant Sennaar pour s'installer sur les bords du Tigre et bâtir Ninive, donna son nom à la nation assyrienne et ses descendants peuplèrent surtout la haute Mésopotamie et l'Assyrie ou le Kurdistan actuel, jusqu'aux bords du lac d'Ourmiah. La désignation géographique de Mésopotamie, (*pays situé entre les fleuves Tigre et Euphrate*) s'explique d'elle-même et le mot de *Chaldéen*, sur l'interprétation duquel on discute encore, semble pouvoir être rapporté à la racine du *Kalad* ou *Kalaz*, signifiant en langue sémitique ; plat et sans pierres. On pourrait donc faire dériver l'adjectif chaldéen du substantif *kalad*, qui voudrait dire : habitant d'une terre plate

et sans pierres, comme on a tiré le mot *arabi* ou arabe (habitant du désert), du mot *araba*, qui signifie *désert*.

Quant au vocable *araméen*, il est, comme *assyrien*, patronymique, car Aram, frère d'Assur, s'était établi en Chaldée à Sennaar. C'est donc aux bords de l'Euphrate surtout et du Tigre que se rencontre le premier foyer de la race qui nous occupe. Aussi Séleucie, puis Ctésiphon, aujourd'hui remplacées par cette fameuse ville de Bagdad que les derniers événements illustrent plus encore que son lointain passé, portaient comme capitale des Parthes, puis des rois Sassanides de Perse, jusqu'au temps de l'invasion des arabes musulmans (septième siècle après Jésus-Christ, le nom de *ville des Araméens* et le territoire environnant était appelé *Beith Armayer*.

C'est à cette race d'Assur qu'appartiennent, la majorité des chrétiens syro-chaldéens de ces régions, aussi bien que les Kurdes de la province de Mossoul, dont la plupart conservent encore à présent le nom national d'*assuris* ou *assuran*.

On a prétendu rattacher l'origine du mot Syrie à un certain *Syros* qui régnant à Antioche aurait conquis tout le territoire actuellement appelé Syrie ainsi que la Mésopotamie occidentale. Il y faut voir plus vraisemblablement, sinon une abréviation du mot Assyrie, faite pour distinguer l'Assyrie proprement dite de la région qui y fut annexée au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère (1), une pure traduction faite par les grecs du mot

(1) Le xvi<sup>e</sup> siècle en particulier, marchant sur les errements d'autrefois a causé de ces déformations de noms. On disait indifféremment *la Natolie* et *l'Anatolie*. Dans une relation d'un de nos premiers ambassadeurs à Constantinople, le sieur de Germiny, adressée au roi, après son retour d'ambassade pour décrire « la Porte du Grand Seigneur avec les noms et gages de ses officiers, estat du revenu et légions à sa solde », relation

*Kharô* par lequel les anciens Égyptiens désignaient ce pays. En réalité, il y eut là une désignation d'ordre religieux. Ce nom de Syriens qui appartenait exclusivement aux Assyro-Chaldéens ou Araméens de la Syrie, devint commun à toute la nation assyro-chaldéenne de Mésopotamie, d'Assyrie, de Chaldée et des autres régions, à la suite de la prédication des Apôtres, pour désigner les convertis au christianisme, tandis que les noms nationaux anciens d'Assyrien, de Chaldéen, d'Araméen devenaient synonymes de païens ou infidèles.

S'il n'est pas de notre sujet de rappeler la haute et antique fortune de ces pays qui furent le berceau du genre humain ni de décrire leur antique civilisation, leur influence dans le domaine des arts, des langues et de la religion, il convient du moins de signaler au passage l'importance de cette nation assyro-chaldéenne qui durant trente-cinq siècles de règne (de 4.000 à 500 ans avant Jésus-Christ) à Babylone d'abord, puis à Ninive, a gouverné l'Orient. La civilisation de ces peuples que les savants ont nommés les Romains de l'Asie a marqué ses traces en Chaldée, en Assyrie, en Mésopotamie, en Perse, en Arménie, en Syrie, en Arabie. Ils poussèrent leurs conquêtes jusqu'à la mer Caspienne, au Nord, refoulant à plusieurs reprises les anciens Géorgiens de Mouski et de Tabal sur les bords de la mer Noire et pénétrèrent plus d'une fois à l'Ouest dans le Delta égyptien, tellement redoutés,

écrite en 1585, on lit : « Il y a en Asie Mineure la Celicye (*sic*) qu'on appelle aujourd'hui Natolie. » Puis dans l'énumération des tributs ou impôts levés sur les diverses régions. » Tout le pays de *Surie* rend six cent mil ducatz... La Mésopotamie qui est entre les fleuves Euphrate et le Tigre rend, chascung an, deux cent mil ducatz... » Il y a en effet longtemps que les Turcs, comme nous le verrons, excellent à pressurer le pays conquis.

témoignait le regretté Maspero, qu'une seule de leurs divisions suffisait à repousser l'armée entière des Pharaons. Mais ils ne se maient pas seulement des ruines. Leur littérature et leur science, attestées par les caractères cunéiformes maintenant déchiffrés, la magnificence et l'élégance de leurs objets d'art, étoffes et broderies, leur grandiose architecture, la perfection de leurs travaux agricoles et les merveilles d'hydraulique par lesquelles ils entretenaient la fertilité d'un sol naturellement riche sont autant de souvenirs connus de tous.

On se rappelle moins peut-être l'importance religieuse des Eglises chrétiennes fondées chez eux et la puissance d'expansion de leur apostolat. Et pourtant, la Perse, l'Arabie, les Indes, la Chine, la Tartarie, le Caucase, l'Arménie furent le théâtre des travaux de leurs missionnaires. Quatre grandes écoles ou Universités (Antioche, Edesse, Nisibe et Ctésiphon) furent chez eux, pendant plusieurs siècles, des foyers d'activité intellectuelle. La vie monastique y eut sa splendide floraison et l'intérêt liturgique et linguistique qui s'attache aux livres religieux mériterait de retenir l'attention sur cette nation assyro-chaldéenne que nous ne remarquons aujourd'hui que pour ses récentes et terribles épreuves. Son martyre de ses dernières années continue pourtant une série de souffrances qui se relie, à travers vingt siècles, à ses origines chrétiennes.



II

## Le douloureux passé des Chrétiens d'Orient

On ne peut ici que résumer à grands traits les infortunes de cette Eglise assyro-chaldéenne dont un de ses évêques nous racontera la ruine cruelle exécutée par les Germano-Turcs. En même temps que son apostolat inauguré par les Mages, prémices de la gentilité orientale amenée au christianisme, la nouvelle chrétienté fondée par saint Thomas connut de sanglantes hécatombes. « Pendant les trois premiers siècles, écrit Mgr Manna, montrant comment sa nation n'a jamais cessé, depuis près de deux mille ans, d'être persécutée et massacrée sans pitié, pendant les trois premiers siècles, elle l'était par les rois Parthes et les empereurs romains tels que Trajan et Julien l'Apostat. » Citons-le textuellement :

« Depuis le iv<sup>e</sup> jusqu'au vii<sup>e</sup> siècle, elle était massacrée par les rois Sassanides de Perse. Environ deux cent mille Assyro-Chaldéens ont été martyrisés sous le seul règne de Sapor de Perse vers le milieu du iv<sup>e</sup> siècle. cent cinquante cinq mille confesseurs enchaînés par les gouverneurs persans, avec les 20.000 habitants de la ville de BethSlokh, en Assyrie, criaient ensemble : « Nous n'adorons pas le feu ; tuez-nous, nous sommes chrétiens ! » Aussi, pendant trois jours, 25.000 de ces confesseurs de la foi catholique, après des tortures barbares, ont été immolés comme des moutons et, pendant que leurs cadavres formaient des collines de chair humaine, leurs âmes, deux fois baptisées par le feu et le sang, volaient au ciel. C'est pourquoi l'Eglise assyro-chaldéenne, église des martyrs, fête ces glorieux dé-

fenseurs de la foi le premier vendredi après Pâques, et chante pendant toute l'année, matin et soir, leurs cantiques composés au commencement du v<sup>e</sup> siècle par saint Maroutha, évêque de Miparat.

Les rois de Perse ont été vaincus et remplacés par les Arabes mahométans au vii<sup>e</sup> siècle, mais la persécution et les souffrances de l'Eglise assyro-chaldéenne ne devaient pas changer. Car les califes, à l'instar de leur Prophète Mahomet, l'épée à la main, imposaient souvent aux nations dominées de choisir entre l'Islam et la mort. Il y eut, il est vrai, quelques califes relativement humains, sous le règne desquels l'Eglise commençait à goûter quelque repos; pourtant, la plupart de ces califes n'étaient que de vrais barbares. Car ce sont eux qui, en dehors des massacres et des pillages, dictaient des lois atroces. Par exemple : « un chrétien n'a pas le droit de monter un cheval. Un chrétien ne doit pas marcher sur les trottoirs, mais au milieu de la rue, où marchent les bêtes. Un chrétien qui sort de sa maison pour aller au bazar doit avoir, suspendue au cou, une cloche de bois d'un certain poids. Le témoignage d'un chrétien contre un musulman ne peut pas être accepté » et tant d'autres lois semblables. Mais, ce qui est plus fort, les chrétiens n'avaient pas le droit d'enterrer leurs morts avant d'obtenir des juges musulmans un décret de permission, plus amer que la mort même, rédigé souvent en ce sens et presque en ces termes, comme on peut le voir facilement dans quelques-uns de ces décrets qui nous sont parvenus : « Comme l'âme malheureuse d'un *tel* né de *tel brûlé* (le mot *fil* ne se donnait jamais aux chrétiens, mais le mot *né de* commun aux animaux) est allée à l'enfer; de peur que son cadavre ne gâte pas l'atmosphère et empeste les fidèles (les musulmans), nous avons permis aux siens de le cacher sous la terre comme un chien, etc., etc. Pourtant, les pauvres chrétiens

après avoir rempli tant de formalités et dépensé pas mal d'argent pour obtenir une permission si humiliante, se considéraient très heureux de l'avoir obtenue.

Le règne des Arabes a été remplacé, vers le XIII<sup>e</sup> siècle, par celui des Mongols ou Tartares qui, sous Janguiz-Khan et ses successeurs n'épargnaient rien et n'avaient aucune pitié. En effet, ces tribus encore plus sauvages et plus sanguinaires que les autres, massacraient des villes entières, anéantissaient les villes les plus peuplées, renversaient les édifices les plus sacrés et dévastaient tout sans rémission. Ce sont les Tartares qui passèrent au fil de l'épée toute la population de la ville de Tagrit, située sur le Tigre entre Mossoul et Bagdad et massacrèrent tous les habitants de la ville d'Arbelles. Sous leur règne de nomades, des centaines de couvents chaldéens ont été ruinés, nos écoles et nos universités ont disparu, nos églises ont été renversées, nos nombreux et florissants diocèses ont été complètement anéantis. Chose terrible ! de tous les millions de fidèles qui habitaient la Chaldée, le sud de la Perse, l'Arabie, les îles de la mer d'Oman et de l'Océan Indien, etc., il ne nous reste aucun Chaldéen chrétien. Tous ont été ou massacrés ou faits musulmans par force. De 50.000 Chaldéens qui habitaient la ville de Bagdad, sans compter les habitants des environs, il ne nous restait, il y a deux cents ans, que trente familles (1).

Visitez la Chaldée, la Mésopotamie et l'Assyrie, ces grands berceaux de l'humanité, ces pays si peuplés jadis et si célèbres, vous n'y trouverez, hélas ! que des ruines de grandes villes enterrées, des villages renversés, sauf quelques débris malheureux, épar-

(1) Voir les *Annales de la mission Carme à Bagdad*.

pillés, restes d'une puissante et ancienne nation, qui végète sous un joug inhumain.

De la tige de ces Tartares sont sortis les Turcs, cette race féroce qui, malgré tous les efforts des puissances civilisées de l'Europe, reste toujours sauvage et incapable ni de gouverner, ni d'être civilisée, mais semble créée pour détruire et verser le sang.

Il serait trop inutile de faire la description de toutes les souffrances que les chrétiens de l'Orient ont subies pendant le règne de ceux-ci, car leur sanglante histoire est bien connue.

Les Turcs ne savent que ramasser les impôts et vivre aux dépens des populations, sans rien faire pour assurer la sûreté et rétablir la justice. C'est pourquoi, depuis des siècles, les différents éléments qui composent la Turquie se mangent les uns les autres et se détruisent mutuellement.

Il y a à peine soixante-dix ans que les Kurdes du fameux Badir-Khan, bey de Bohtan, faisaient un carnage parmi les Assyro-Chaldéens des montagnes de la province de Van. Plus de 10.000 hommes y ont été massacrés, des milliers de femmes et de jeunes filles enlevées et faites musulmanes par force, tous les biens des chrétiens pillés, et leurs villages incendiés.

Les massacres barbares du Sultan Abdul-Hamid ne sont pas loin de nous. Près d'un demi-million d'Arméniens y furent passés au fil de l'épée ou bien moururent dans la misère, sans compter plusieurs milliers d'Assyro-Chaldéens; les biens des chrétiens ont été pillés, leurs demeures brûlées, leurs femmes et leurs jeunes filles déshonorées sauvagement.

Ce n'est pas seulement par les massacres que les Turcs anéantissent les chrétiens. Même pendant la paix, l'état des chrétiens est déplorable et insupportable. Beaucoup de villages Chaldéens sont régulièrement pillés trois fois par an. Nous avons encore,



jusqu'à présent, des milliers de Chaldéens dans la province de Bidlis, dans celles de Diarbékirk et de Mossoul qui sont de vrais esclaves : les musulmans les achètent et les vendent à leur gré au bas prix de cent francs. Vous y trouverez plusieurs centaines de personnes, chacune achetée par quatre maîtres, une jambe, par exemple, appartient à Ali, l'autre jambe à Mohammed, ce bras à Hassan et l'autre à Houssain et souvent ces malheureux passent de la possession d'un maître à celle d'un autre à cause d'un meurtre, ou à l'occasion d'un mariage, etc., etc. En outre, ces chrétiens doivent travailler jour et nuit pour pouvoir payer, en dehors des impôts du gouvernement turc, les différents impôts de ces maîtres tyrans qui, souvent, non contents des impôts ordinaires, viennent prendre des maisons de leurs esclaves tout ce qui leur plaît (1). Les infortunés peuvent remercier Dieu si leurs femmes et leurs jeunes filles sont épargnées. Le gouvernement turc est bien au courant de tout cela, et au lieu d'abolir cet abus, il l'encourage. Et ce n'est pas assez pour la barbarie turque, mais, pour anéantir les races chrétiennes, il lui faut des massacres en nombre, des massacres faits avec toutes les atrocités et toutes les sauvageries qu'une race barbare peut inventer. »

(1) Sur la pratique des Kurdes, et leurs exactions, voir *l'Arménie martyre*, p. 22.

### III

#### Les derniers Massacres

Tel est le résumé des détresses anciennes rédigées par l'évêque de Van, échappé aux exécutions germano-turques. Son récit circonstancié des derniers événements nous permettra de conclure que les barbaries récemment commises sont de nature à effacer les exploits des Tartares, des vieux Turcs et de toute la série des anciens persécuteurs y compris le Sultan Rouge. Les amis et alliés de Guillaume II ont fini par faire regretter les temps d'Abdul-Hamid. Laissons de nouveau place au rapport officiel de Mgr Manna.

« Abdul-Hamid, le Sultan rouge, est tombé; mais, malheureusement, il a été remplacé par plusieurs autres plus sanguinaires, par ces Jeunes Turcs qui n'ont ni religion, ni aucun sentiment humain et qui, depuis longtemps, ne cherchaient qu'une occasion de boire le sang des chrétiens. Ils y sont parvenus en excitant l'ignorance fanatique des races musulmanes par leur guerre sainte.

« En effet, dès le début de cette guerre, les Turcs, d'accord avec les Persans, commençaient activement leur œuvre barbare. Immédiatement après la première retraite des troupes russes vers le premier jour de l'an 1915, les massacres commençaient en Perse et en Turquie, tous les biens des Assyro-Chaldéens des provinces d'Ourmiah et de Salmas ont été saccagés, leurs maisons brûlées, leurs villages ravagés et détruits; des centaines de femmes et de jeunes filles à partir de huit ans, enlevées par force et déshonorées et, sur une population de 80.000 personnes, près

d'une dizaine de mille massacrés et morts de misère. C'est à Salmas qu'un prêtre chaldéen catholique, du nom d'Israël Bisaba, âgé de cinquante ans, eut la peau de la tête écorchée par les Turcs, puis fut égorgé parce qu'il refusait de se faire musulman; c'est à Atlakandi, un des villages d'Ourmiah, qu'un autre prêtre chaldéen catholique, le prêtre Mouchil, a été tué par les Persans à petits coups de poignards, parce qu'il ne voulait pas renier le christianisme. Six autres furent massacrés, dont deux brûlés vifs. C'est là également qu'un évêque chaldéen nestorien, avec cinquante personnes, ont été immolés comme des moutons parce qu'ils ne professaient pas l'islamisme. C'est de la cour des Missionnaires Lazaristes d'Ourmiah que 61 hommes Chaldéens ont été choisis par les Turcs et conduits au milieu d'une foule de 3.000 réfugiés, torturés horriblement, puis massacrés!

« C'est pendant ces premiers massacres que presque tous les Arméniens et les Assyro-Chaldéens des deux contrées de Bachcalet et de Saraï, dans la province de Van, ont été anéantis par les Turcs qui, après avoir massacré les hommes, déshonoré les femmes, pillé les biens, brûlé les maisons et les villages, réunirent le reste des femmes et des petits enfants et les envoyèrent nus et sans nourriture dans les montagnes, au milieu des neiges, leur disant par moquerie : « Allez chez vos cousins russes. » Tous moururent là de faim et de froid.

« Présidait à ces atrocités le fameux et barbare Djaudad-Bey, fils de Tahir-Pacha, ex-gouverneur de Van, d'origine chrétienne albanaise, dernièrement beau-frère d'Enver Pacha et sous-gouverneur de Bachcalet, nommé aussi commandant en chef de la frontière russo-persane. C'est ce Djaudad-Bey qui, sous son père, ferrait, dans la province de Van, les Arméniens, à l'instar des bêtes, les crucifiait, leur enfermait

des chats vivants dans les vêtements, puis battait ces bêtes enragées pour leur faire déchirer les entrailles des victimes de sa cruauté.

« C'est ce Djaudad-Bey qui écrivait à ses amis musulmans de Van : « J'ai nettoyé les chrétiens des contrées de Bachcalet et de Saraï, je viendrai nettoyer également ceux de Van et de ses environs ». Grâce à l'influence de son beau-frère, Enver-Pacha, il fut nommé gouverneur général de Van ; il fait désarmer et massacrer les soldats chrétiens qui se trouvaient dans l'armée turque et court à Van pour y accomplir ses projets barbares. Les notables de la ville vont le visiter pour le calmer. « C'est inutile, leur dit-il, j'ai décidé de massacrer les chrétiens et d'envoyer leurs femmes et leurs enfants en esclavage au fond de l'Arabie. Je sais bien, ajoute-t-il, que, dans l'avenir, je serai présenté dans l'histoire comme un monstre, peut-être serai-je tué ou même pendu, peu importe, j'ai décidé de massacrer les chrétiens. Les Russes ne reviendront plus vous sauver et ce ne sont pas vos revolvers qui pourront m'opposer une résistance. »

« En effet, le 15 avril 1915, il donne le signal d'un massacre en masse, il décharge d'abord sa rage sur les environs de la ville où plusieurs milliers de soldats turcs, assistés par les Kurdes, s'élancèrent pour égorger, piller et commettre toute sorte de forfaits. Les chrétiens désespérés y résistaient, malheureusement ils ont été souvent battus et dispersés. La fumée des villages incendiés montait au ciel, le bruit des canons grondait dans toutes les directions, les fuyards chrétiens, hommes, femmes, petits enfants, arrivaient par centaines à la ville pour y chercher un asile plus sûr. La barbarie turque s'y est montrée dans toute sa hideur ; ils massacraient tout, même les enfants d'un an ; ils brûlaient en foule des petits enfants en présence de leurs mères et si les femmes et les jeunes



filles étaient épargnées, c'était pour devenir l'objet de leurs plaisirs inhumains. C'est ainsi que plusieurs villages ont été presque anéantis et des contrées peuplées, seize villages de chrétiens ont été complètement dévastés.

« Seize villages Assyro-Chaldéens, aux environs de Van, ont subi les mêmes atrocités. Le village de Kharachique, composé de 37 familles, perdit 103 personnes. Khinno, 32 familles, perdit 51 personnes. Ermans, 22 familles, à moitié massacré. Sèle, 50 familles, Kharafso-rique, 20 familles complètement anéanties. Akhdadja et Rachan, 30 familles, n'ont eu que deux hommes et des femmes échappés, etc., etc. Dans le district de Gaver, dans la province de Van également, les Assyro-Chaldéens comptent une vingtaine de villages dont presque tous les hommes ont été massacrés, sauf les femmes et les petits enfants.

« Après avoir presque fini avec les villages et les contrées, les Turcs entouraient la ville de Van, où se trouvait une grosse masse de chrétiens qui voyant la mort sûre, font des tranchées autour de leurs quartiers et y offrent, le 20 avril une résistance énergique. Djaudad-Bey entre en rage, il fait brûler toutes les maisons chrétiennes disséminées dans les quartiers musulmans et massacrer tous les malheureux qui y restaient, puis il annonce, par un crieur public, et par des affiches, que n'importe quel musulman qui cacherait un chrétien ou le protégerait d'une manière quelconque aura sa maison pillée, sa famille massacrée et lui-même sera pendu. La lutte donc s'engage furieuse un mois complet, jour et nuit, presque sans interruption. 30.000 boulets de canon ont été lancés contre les quartiers chrétiens, sans compter plusieurs millions de balles. Mais ces efforts restaient sans résultat. Les chrétiens invincibles infligeaient aux Turcs de grosses pertes. Au bout du mois les troupes russes,

accompagnées de volontaires arméniens du Caucase, arrivaient en toute hâte, les Turcs prenaient la fuite et la ville sauvée était en fête.

« Malheureusement cette joie ne dura pas longtemps, car les troupes russes, après être restées à Van plus de deux mois, se retiraient subitement pour regagner leurs frontières. Les chrétiens effrayés furent obligés d'abandonner tout et de s'expatrier. C'était là un spectacle navrant ! Une foule de 200.000 personnes, hommes, femmes, petits enfants, tous à pied, allaient on ne sait pas où ; on ne voyait tout le long du chemin, que des malheureux étendus les jambes gonflées, que de pauvres vieillards qui se traînaient à peine sous leurs fardeaux, que de petits enfants qui pleuraient, que de malheureuses mères qui se lamentaient sur sur leurs enfants perdus ou morts, puis de temps à autre, des Kurdes tombaient sur les traînards et les massacraient. Enfin, après un voyage pénible de dix jours, cette population malheureuse arrive en Russie où un grand nombre périt de misère et de maladie. Quant à la ville de Van, elle a été presque entièrement incendiée et détruite.

« En dehors des villages des environs de Van, les Assyro-Chaldéens catholiques et nestoriens forment dans cette province une masse compacte d'environ 120.000 chrétiens. Les chrétiens partagés en six tribus conservant depuis des siècles une espèce d'indépendance nationale et ayant chacune son petit prince héréditaire (en chaldéen : melik) élu dans la famille qui, vassal de la Turquie, lui payait chaque quelques années une petite somme fixe d'argent, prix de sa tolérance ; grâce à leurs montagnes escarpées et leur bravoure exercée, ils réussirent à résister avec beaucoup de succès contre les Turcs et contre les tribus kurdes depuis le commencement du mois de mai jusqu'au 15 septembre 1915, pendant lequel battant en

retraite devant une grosse armée turque et devant plusieurs tribus kurdes ils gagnèrent le territoire persan, ne laissant pour combattre l'ennemi et couvrir le recul que quelques milliers d'hommes.

« Malheureusement tous les biens de cette population ont été pillés, leurs villages incendiés et près d'un quart a péri de misère ou succombé aux maladies qui les accablent encore. Parmi ces victimes de l'épée et de la famine, se comptent Mgr Abraham, évêque de la famille patriarcale, nestorien, converti au catholicisme depuis quatorze ans, qui a expiré dans les montagnes, privé de l'honneur d'une sépulture et 26 prêtres chaldéens catholiques également morts par l'épée et par la maladie. Les 71 prêtres chaldéens convertis au catholicisme, dont un évêque, restent encore avec toute la population dispersés en Perse et en Russie menant une vie malheureuse.

« Les Turcs, dans leur fuite de Van où les troupes russes arrivèrent, s'étaient retirés dans la province de Bidlis au Sud-Ouest de Van et y formant sous le commandement de Djaudad-Bey une division spéciale, nommée la division de la boucherie, ils s'y livrèrent à toutes sortes d'atrocités ; après avoir massacré presque tous les hommes, ils ramassèrent les femmes et les jeunes filles dans une vaste place où les musulmans avertis par un crieur public vinrent choisir chacun tant de femmes qu'ils voudraient, puis après y avoir satisfait leurs cupidités musulmanes, les barbares se les donnaient en cadeau les uns aux autres, ou les vendaient comme des esclaves. Là beaucoup de femmes et de jeunes filles délicates, instruites et pieuses ont été vendues aux sauvages au bas prix de cinq francs !

« La population chrétienne de la province de Bidlis se composait d'environ 150.000 Arméniens et Assyro-Chaldéens, catholiques et jacobites. Or, en dehors de quelques centaines d'Arméniens environ, 2.000



Chaldéens catholiques et quelques douzaines de jacobites qui nous ont accompagné en Russie, le reste a été massacré ou traîné en esclaves. De tout le clergé chaldéen catholique du diocèse de Séert dans la même province, trois prêtres seulement réussirent à se sauver en Russie, Sa Grandeur Mgr Addaï Cheir évêque, catholique de ce diocèse et savant érudit, lauréat de l'Académie française, prit la fuite au milieu de coups de fusils chez un seigneur kurde où depuis un an et demi il vit, dit-on, misérablement dans les montagnes, fuyant de grotte en grotte. Son auxiliaire, Mgr Thomas, converti au catholicisme depuis trente-cinq ans, a été massacré.

« Ces massacres atroces répétés dans toutes les provinces de l'Anatolie ravagèrent également les deux provinces de Kharpout et de Diarbékirk où il y a, en dehors des Arméniens, environ 150.000 Assyro-Chaldéens catholiques et jacobites. Or, d'après les renseignements donnés par les soldats chrétiens déserteurs et par d'autres, Mgr Salomon, archevêque chaldéen catholique de Diarbékirk, a été brûlé, arrosé de pétrole. Mgr Jacques Abraham, archevêque chaldéen catholique de Djéziréh et un autre évêque également catholique ont été massacrés. Mgr Israël Audo, évêque chaldéen catholique de Mardin, dans la même province, a dû probablement subir le même sort, car un prêtre chaldéen catholique du nom d'Eli, échappé avec 32 personnes d'un village chaldéen dans ces parages, nous écrivait l'année passée : « Les massacres les plus terribles ont eu lieu dans toutes les régions où il y a des chrétiens » Par conséquent les Assyro-Chaldéens de ces deux provinces ont été en partie massacrés et en partie traînés en esclavage.

« Un autre groupe de plus de 150.000 Assyro-Chaldéens, tous catholiques, sauf une douzaine de mille



jacobites, habitent les provinces de Mossoul et Bagdad et sont, avec le patriarche chaldéen catholique et quatre évêques, entre les mains des Turcs. On dit que ces chrétiens ne sont pas encore massacrés, mais pour sûr leurs biens sont déjà enlevés par les Turcs, les hommes incorporés dans l'armée, les femmes et les petits enfants doivent être dans une misère noire, mourant de faim, et dans une servitude malheureuse.

« Voilà en abrégé ce que la pauvre nation assyro-chaldéenne a souffert de la part de ces peuples barbares. Après vingt siècles de persécutions continuelles, voilà son état malheureux aujourd'hui entre les mains de ces Turcs inhumains ! C'est à cause de cela que cette immense et noble nation est réduite à un petit nombre ; c'est à cause de ces persécutions et de ces atrocités incessantes que des millions de ses enfants ont été faits musulmans dans les provinces de Mossoul et de Bagdad, où beaucoup gardent encore le nom d'assyrien.

« Seul évêque assyro-chaldéen échappé des massacres des Turcs, je viens en Europe faire appel à la pitié de tous les cœurs humains et généreux en faveur de cette nation si cruellement massacrée, dispersée et ruinée. Je m'adresse également d'une manière spéciale aux hommes éminents et humains des puissances alliées, les suppliant de penser aussi à nos malheurs, de mettre un terme à nos souffrances de nous sauver des mains de cet incorrigible gouvernement turc. Les Assyro-Chaldéens, une fois délivrés et installés dans les anciens pays de leurs ancêtres, pourront une fois encore être et servir libres la civilisation et l'humanité (1). »

(1) Les offrandes destinées à Mgr Manna et à ses Chaldéens, seront reçues chez les Lazaristes de Paris, 95, rue de Sèvres.

IV.

**Les Massacres dans la région d'Ourmiah (Perse)**

A cette relation poignante écrite par l'évêque de Van, il faudra joindre, sans y changer une seule ligne, le rapport « sur les événements de Perse » qu'a bien voulu nous confier M. Abel Zayïa, missionnaire Lazariste, envoyé en France par LL. Grandeurs Mgr Sontag, délégué apostolique, alsacien français et Mgrs Thomas Audo, évêque d'Ourmiah, et Pierre Aziz, évêque de Salmas pour solliciter la charité des fidèles en faveur des victimes survivant aux sanglantes hécatombes et condamnées à d'atroces misères. Je me bornerai à faire précéder cette relation authentique de quelques extraits significatifs d'un journal des troubles d'Ourmiah rédigé par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de cette mission. Communiqué aux *Annales de la Congrégation de la Mission* par M. Puyaubereau et publié récemment, ce récit détaillé, écrit au jour le jour et reflétant les angoisses et les tortures de la malheureuse population livrée aux vengeances turques par la retraite des Russes va du 1<sup>er</sup> janvier au 30 mai 1915. On n'y empruntera que de rares passages caractéristiques, complétés par des notes manuscrites que les Missionnaires de Saint-Lazare ont bien voulu y ajouter.

*2 janvier.* — Dès la première heure, la nouvelle du départ des Russes se répand en ville... Les chrétiens de notre quartier arrivent chez nous affolés demandant si les sœurs partent ! Aussi quand Mgr Sontag vient pour prendre une décision, toutes les sœurs se montrent résolues à rester à leur poste quoi qu'il ar-

rive, et la question est tranchée en ce sens : missionnaires et sœurs resteront pour sauver la vie aux chrétiens s'il est possible ; sinon ils mourront avec eux...

Le directeur de la douane s'informe si les sœurs partent ; sur leur réponse négative, ce bon monsieur leur dit, profondément atterré : « Mes sœurs, mais vous allez à la mort. »

La mission française ne se faisait point illusion et ce serait le cas de citer, en le modifiant un peu, le mot de Pascal. Le témoignage de ces généreux missionnaires qui racontent ce qu'ils ont vécu a quelque valeur et on en doit croire ces témoins qui se tinrent prêts à être égorgés.

*3 janvier.* — C'est fait ! Les troupes russes ont quitté la ville... Voilà Ourmiah livré aux Kurdes... les musulmans persans eux-mêmes craignent l'approche des Kurdes... Beaucoup de familles ont suivi les troupes russes et ne trouvant pas de voitures sont parties à pied ; elles préfèrent mourir de froid en route que de s'exposer aux atrocités des Kurdes...

*4 janvier.* — A toutes les heures de la journée sont arrivés des réfugiés. Un prêtre chaldéen parvenu à s'échapper arrive dépouillé de ses habits ; plusieurs femmes et des enfants ont les pieds gelés. Beaucoup nous disent que se sont les musulmans du pays qui arrêtent les gens sur les routes ; on leur enlève jusqu'à leurs chaussures et, lorsqu'ils se défendent, on les meurtrit de coups.

*6 janvier.* — Il est terrifiant d'entendre les atrocités commises dans les villages. Les Kurdes, aidés par les musulmans persans, n'ont épargné personne ; ils tuent les jeunes gens et les hommes ; les jeunes femmes et les filles sont enlevées, les enfants coupés en morceaux !

La veille avait eu lieu une chaude alerte pendant que les Kurdes accomplissaient leurs sinistres exploits

dans Ourmiah. Toutefois les familles réfugiées tumultueusement dans la chapelle des sœurs avaient été quittes pour une atroce frayeur.

La nuit est menaçante, on n'a pas encore obtenu des gardiens ; les sœurs veillent encore. A neuf heures, on frappe à la porte d'entrée ; c'est un musulman qui veut pénétrer chez nous ; il finit par s'éloigner en proférant des menaces. A 11 heures, nouvelle alerte ! On entend des cris désespérés venant du fond du jardin : c'est la famille d'un prêtre Chaldéen, Joseph Addaï, vicaire général, qui se réfugie chez-nous, car les Kurdes sont dans sa maison. Les cris réveillent nos réfugiés qui, pris de panique, courent à la chapelle, où sont déjà réunies les orphelines. Une fois encore les Kurdes sont à notre porte et nous passons par de poignantes émotions...

Un de nos missionnaires, M. Dinkha, a le courage d'aller jusque dans la maison du prêtre pour savoir ce qui se passe : il la trouve vide. Le prêtre a été emmené dans une maison mulsumane, où on lui a fait subir des mauvais traitements, après lui avoir demandé une forte rançon. Il est enfin ramené chez lui où il recouvre la liberté après avoir payé les cent tomans (500 francs) exigés. Sa barbe a été arrachée ; on l'a frappé sur la poitrine avec la crosse d'un fusil et comme la pauvre victime disait à ses bourreaux : « Tuez-moi donc de suite. Non, nous voulons te faire souffrir beaucoup ! » lui ont-ils répondu.

Ne se croirait-on pas en Belgique aux heures où les dignes alliés des Turcs martyrisaient le curé Dergent ou les autres membres du clergé belge, victimes de l'animosité anticatholique des bourreaux déguisés en soldats allemands ?

8 janvier. — La maison des Missionnaires est comble : classes, dortoirs, chambres particulières et couloirs sont remplis ; on compte plus de deux mille réfugiés.



Notre maison, moins spacieuse, en abrite au moins mille.

La veille, qui correspondait, dans l'ancien calendrier au 25 décembre 1914 et qui avait été une triste fête de Noël pour les Chaldéens, un officier turc était venu dans l'après-midi, rassurer Mgr Sontag et promettre des gardiens pour la nuit. Mais, ajoute le journal du 8 janvier, « ces promesses n'empêchent pas les pillages de nuit dont les soldats turcs ont leur part. » Il n'est pas jusqu'aux chefs kurdes qui ne donnent des paroles rassurantes. Mais les faits parlent plus haut. Poursuivons nos citations.

*9 janvier.* — Quelques fugitifs (des villages) échappés des mains des kurdes arrivent dans un état affreux. Un homme et son fils sont restés trois jours dans le lac d'Ourmiah; ils ne survivront pas longtemps à leurs souffrances.

Plusieurs de nos prêtres catholiques ont été tués; beaucoup de familles sont dispersées; de nombreux Chaldéens sont chez les musulmans qui les maltraitent pour leur faire abjurer leur religion, et la frayeur, hélas! en a déjà fait fléchir plusieurs.

*10 janvier.* — La famille d'un prêtre nous arrive dans un état de misère impossible à décrire; le prêtre a été massacré avec sept membres de sa famille.

La mission protestante américaine est aussi remplie de réfugiés; ils sont encore plus entassés que chez nous et la mortalité y est effrayante. Les Kurdes, à Sainte-Marie (autre paroisse de la ville) ont brûlé une maison et en ont pillé un grand nombre d'autres. Pas de nouvelles de Khosrova (près Diliman Salmas, à 85 kilomètres au nord d'Ourmiah) et de Tauris! Le mystère qui plane de ce côté nous remplit d'angoisse.

*11 janvier.* — Notre domestique qui habite le quartier Sainte-Marie a été massacré avec plusieurs de ses parents. On trouve des cadavres sur les routes et dans

les champs ; on craint que les loups descendent des montagnes pour les dévorer.

Et ici une note manuscrite ajoutée au journal qui m'a été communiquée relate ce détail navrant se rapportant à l'histoire antérieure de la mission.

En 1879-1880, où la famine tua beaucoup de monde, les cadavres sans sépulture furent dévorés par des loups qui prirent goût à la chair humaine ; ils s'attaquèrent donc ensuite aux vivants et venaient jusque sur les terrasses où on a l'habitude de se coucher l'été et ils y enlevaient les petits enfants.

On conçoit donc la préoccupation que fait naître à nouveau la pensée de tant de morts laissés dans la campagne sans sépulture.

*13 janvier.* — Un prêtre Chaldéen est mort martyr. Sommé de se faire musulman il a préféré perdre la vie.

L'annotation manuscrite du journal publié par les *Annales de la Mission* est heureusement plus explicite et lève l'anonyme de cette mort héroïque. Le martyr est « le prêtre Mouchil d'Atlakandi, village situé au bord du lac d'Ourmiah, à 20 kilomètres au nord est de la ville. » C'était un « ancien élève du Séminaire des Lazaristes de Khosrova. » (1)

*14 janvier.* — M. Dinkha est parti ce matin avec deux soldats et un domestique.

Le missionnaire voulait se rendre dans les villages voisins pour ramener les chrétiens qui s'y cachaient. Il rentra sain et sauf le surlendemain.

(1) Voir plus haut, p. 22 et plus bas, p. 46.

*17 janvier.* — Il nous dit que l'aspect des villages est lamentable... beaucoup d'habitations ont été incendiées. Le plus triste c'est le nombre de femmes et de filles restées entre les mains des musulmans et qu'il est impossible de délivrer. Jusqu'à présent nous comptons six de nos prêtres chaldéens catholiques massacrés.

*19 janvier.* — Continuation des pillages... Si les pauvres gens veulent se défendre, on les menace de mort. Les autorités persanes ont beau assurer la sécurité, les effets ne répondent pas aux promesses; même en plein jour, on enlève les vêtements des personnes qui sortent dans la rue.

*22 janvier.* — Des bruits alarmants circulent de nouveau; les musulmans laissent percer des menaces de massacre.

*26 janvier.* — Les bruits qui circulaient ces jours derniers n'étaient que trop fondés! Un groupe de musulmans fanatiques ont demandé, paraît-il, au gouverneur la permission d'exterminer tous les chrétiens échappés au massacre...

*1<sup>er</sup> février.* — De tous les villages de la plaine, trois seulement sont intacts jusqu'à ce jour... Les musulmans du pays sont excités au dernier point contre les chrétiens : ce sont eux en grande partie qui ont commis le plus d'atrocités.

Dix jours passèrent dans un calme relatif, mais une arrestation en bloc eut lieu, suivie d'exécutions, à la faveur d'une prétendue visite domiciliaire.

*12 février.* — On avait affirmé aux autorités turques que les missionnaires cachaient des armes et des munitions de guerre. C'est sous ce faux prétexte que, hier matin, vers 10 heures, le secrétaire du consulat de Turquie, un officier et une vingtaine de soldats pénétrèrent à la Mission pour une perquisition.

Celle-ci, assez sommaire du reste, ne donna rien; mais les soldats n'en profitèrent pas moins de cette

circonstance, évidemment concertée, pour arrêter les hommes réfugiés chez les Lazaristes et chez les Sœurs.

Ils les bousculaient de force dans le parloir où cent cinquante furent réunis; séparés ensuite en groupe de vingt, ils furent conduits en prison...

Ensuite, chez nous également, ils furent gardés à vue pendant la visite et après conduits en prison comme les autres, menés au pas de course; les soldats frappaient et injuriaient les plus âgés qui ne pouvaient courir.

De cette foule emprisonnée pour « avoir caché des armes » et voulu « combattre avec les Russes contre les Turcs », quatre-vingt-dix furent relâchés.

Les autres sont internés à la Mission russe (devenue consulat ottoman et où séjourne l'état-major turc). Comme français, les missionnaires n'ont aucune autorité pour l'élargissement des prisonniers; aussi l'évêque Chaldéen (Mgr Thomas Audo, archevêque chaldéen catholique d'Ourmiah) et un missionnaire protestant américain s'y sont employés, mais sans succès.

Là encore les fameuses promesses toujours fallacieuses de la bonne foi turque ont joué leur rôle. Les faits contraires n'ont pas tardé à en révéler la valeur.

*21 février.* — Décidément c'est la haine de la France qui se manifeste chez les Turcs. Aujourd'hui, la Mission a été de nouveau envahie par un groupe de Kurdes accompagnés de soldats turcs. Ils ont pénétré dans une cave remplie des biens de nos chrétiens.

Le pillage fut complet, mais le meurtre devait bientôt suivre et malgré les démarches et les efforts, les angoisses des familles au sujet des détenus furent vite justifiées.



23 février. — Hier les autorités nous assuraient encore qu'ils nous seraient rendus, et dans la nuit, quatre ont été pendus et les autres fusillés... L'autorisation d'aller ensevelir les morts est refusée. De 7 à 9 heures, nous voyons de nombreux musulmans se rendre sur le lieu de l'exécution comme à un spectacle; huit de ces pauvres malheureux étaient encore vivants, les Persans les ont achevés à coups de pierre et de poignards. Ils ont été exécutés près du cimetière des Juifs, liés quatre par quatre.

Les notes manuscrites nous donnent le nom d'un des martyrs, « prêtre catholique chaldéen, qui au moment suprême, a donné une dernière absolution à ces infortunés » fusillés, ainsi qu'un évêque Nestorien.

C'est « le prêtre Hormuz, curé d'Auhar, village situé à 12 kilomètres à l'ouest de la ville d'Ourmiah » (1).

Le même jour, un nouveau pillage de la Mission par les Kurdes, bien qu'interrompu par deux officiers turcs (2), permit aux voleurs de garnir les épaules de quatorze portefaix « de lourdes charges de riches tapis persans ».

Vols, meurtres et horreurs de toute espèce forment le bilan continuuel de ce journal où sont consignées tant d'angoisses.

26 février. — L'autorisation d'ensevelir les morts a été accordée au chef de la Mission américaine... Quarante-deux cadavres gisaient sur la terre, presque tous profanés; les uns avaient les yeux crevés, d'autres les oreilles, les lèvres, le nez coupés! Deux fosses ont été creusées pour recevoir ces corps mutilés (3).

(1) Voir plus bas, p. 46.

(2) Les deux mêmes peut-être qui intervinrent le 5 janvier contre les Kurdes pillards, Nadji Bey et Rachild-bey. Cf. plus bas, p. 47.

(3) Voir plus bas, p. 49, le récit plus détaillé.

Un des quatre pendus, ancien kurde, devenu chrétien et baptisé sous le nom de Mikhaël, aurait pu racheter sa vie en reniant sa foi, mais préféra le martyre à l'apostasie (1). Le même jour arrivait la nouvelle des massacres accomplis à Gulpartchine, un des trois villages jusqu'alors épargnés. Ce fut aussi de ce « bon travail turc » exécuté suivant la « méthode allemande », que nous ont montré déjà les événements d'Arménie (2). Les musulmans se sont conduits en élèves dociles.

Usant d'une ruse perfide, ils ont réuni tous les hommes en dehors du village et en ont lâchement massacré cent vingt. Puis des femmes, des jeunes filles, des enfants, ont été enfermés dans une seule pièce; là ces barbares se sont livrés à des horreurs que la plume se refuse à décrire... Cette journée est la plus terrible que nous ayons vécue depuis deux mois. La perspective de la mort n'est rien en comparaison des craintes mortelles que les mauvais desseins des Turcs sur nous nous font éprouver.

Décrire les péripéties et les alternatives d'espoir et d'abattement que la nouvelle de l'approche des Russes, trop longtemps prématurée, fit succéder dans les âmes des opprimés, ce serait reproduire tout le journal,

Le 10 mars, Raghi-Bey, ancien consul de Turquie à Ourmiah avant les troubles, et qui, autrefois, élève de Saint-Benoît à Constantinople, était venu exprimer, le 27 février, à la Mission, ses regrets de la fâcheuse conduite de son successeur et sa reconnaissance pour la France, était de nouveau relevé de ses fonctions, et à peine quittait-il Ourmiah, que « Noury-Bey, consul provisoire, faisait conduire en prison le mellât bâchi

(1) Voir plus bas, p. 49.

(2) Cf. mon *Arménie martyre*, page 7.

(chargé d'affaires) de la Mission française (1) », celui-ci, après beaucoup de démarches ne fut relâché à grand peine contre une rançon de 2.000 tomans (1.000 francs).

*15 mars.* — L'animosité des Turcs à l'égard de la Mission française devient chaque jour plus audacieuse... Deux mobiles dirigent les actes de Noury-Bey, la haine des chrétiens et la haine de la France...

*19 mars.* — Aujourd'hui tout le monde tremble; hier, les Turcs, à la nouvelle d'une défaite essuyée à Van, — qui a été pris par les Russes — viennent de fusiller une quinzaine de leurs soldats. Ces derniers, sujets tués, sont chrétiens; ils ont été tués par vengeance; car, à Van, les Russes ont été très secondés par les Arméniens.

La trop longue attente de la délivrance lassait les courages. On lit au 8 avril :

Quand le salut nous arrivera-t-il? Depuis trois mois, notre vie est si pénible que le courage de chacun commence à faiblir.

En vain, le 25 avril, une lettre du consul de France à Tauris, arrivée après un mois, reconfortait Mgr Sontag, assurant « que les consuls de France, d'Angleterre et d'Amérique ont agi près de leurs gouvernements afin qu'en Perse, les étrangers ne fussent pas inquiétés »; l'incertitude sur l'issue des combats entre Russes et Ottomans étreignait les cœurs.

*5 mai.* — Aucune nouvelle de la guerre! Des bruits alarmants viennent de nouveau effrayer nos chrétiens; les Turcs voudraient enrôler les Chaldéens dans leur armée et les forcer à se battre avec eux! Jamais nos

(1) C'était Chamacha Babou Malick. Voir plus bas. p. 52.

chrétiens ne combattront avec les musulmans, et que leur arrivera-t-il de ce refus?

L'anxiété dura jusqu'au 24 mai, où on lit dans le journal ce cri de soulagement; répondant à l'espoir exprimé, la veille : « La Vierge puissante nous délivrera le jour de Notre-Dame Auxiliatrice ».

Notre attente n'a pas été trompée ! Dans la matinée, un détachement de cosaques russes a fait son entrée à Ourmiah.

C'était le salut.



**Rapport de M. Abel Zayia**  
**Missionnaire Lazariste**  
**sur les événements de Perse (1914-1915)**

Avant le grand conflit européen, nous étions en bons termes avec nos voisins les musulmans ; mais quand la guerre entre la Russie et la Turquie fut déclarée et que le Djahad (guerre sainte) (1) fut proclamée par les Moudjtéids (chefs de religion musulmane), les Persans se séparèrent en deux camps : le camp des musulmans et celui des chrétiens. Les premiers étaient pour les Allemands, non à cause de leur influence, ils n'en avaient pas, mais parce que les Allemands aidaient les Turcs et par le fait même l'Islam. Les Turcs sont des *Sunnites* et les Persans sont *Chiites*. En temps ordinaire ils se détestent à mort, mais ils s'unissent contre les chrétiens. Les chrétiens persans, Chaldéens et Arméniens, beaucoup moins nombreux, se rangèrent du côté des Alliés et pour se défendre contre les incursions des Kurdes, plusieurs volontaires Chaldéens (250) s'engagèrent dans l'armée russe, équipés par les Chaldéens d'Ourmiah, et rendirent de très grands services par leur connaissance

(1) La guerre sainte des Musulmans ou Djahad quand elle est proclamée donne droit sur les biens des chrétiens. Les tuer, c'est faire une bonne œuvre. Si les musulmans dans l'accomplissement de cette œuvre perdent la vie, ils sont martyrs et vont droit au paradis où ils trouvent en profusion des Houris et des Pari. Elle leur donne droit de violer et de musulmaniser les femmes et filles chrétiennes.

parfaite du pays et par leurs faits d'armes, qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Ainsi donc chaque musulman devint un adversaire acharné de son voisin chrétien ; même nos élèves musulmans auxquels nous avions donné l'instruction se changèrent en ennemis dangereux.

Au mois de septembre 1914 apparurent les premiers symptômes de pillage, incendie et massacre dans la plaine d'Ourmiah et ses alentours.

Le 1<sup>er</sup> octobre les Turco-Kurdes (1) descendirent des montagnes qui forment à l'ouest la frontière turco-persane, et une petite escarmouche eut lieu entre eux et les Russes qui se trouvaient déjà dans la plaine de Tergavar à 30 kilomètres à l'ouest de la ville d'Ourmiah. A la suite de cette attaque les Russes se retirèrent sur Ourmiah en laissant à la merci des Turco-Kurdes tous les villages chrétiens de la plaine de Tergavar comme Mavana, Kourana, Baloulan, Chibané, etc., et tous les habitants s'enfuirent en ville où ils se réfugièrent dans les missions française et américaine.

Les Turco-Kurdes après avoir brûlé ces villages descendirent dans la plaine d'Ourmiah et incendièrent tous les villages chrétiens qui se trouvaient sur leur passage comme Auhar, Alvatche et massacrèrent les traînards. A Auhar une femme, après avoir été violée et tuée, eut le bras coupé et on le lui enfonça dans le ventre... A Alvatche un vieillard attaché à une poutre mise en feu fut brûlé vif. Depuis ce moment, de la ville nous apercevions les Turco-Kurdes sur la montagne des Juifs, à 4 kilomètre au nord-ouest d'Ourmiah ; un violent combat s'engageait entre eux et une poi-

(1) De tout temps les Kurdes ont été les persécuteurs des chrétiens, plusieurs fois par an ils les pillaient et en tuaient un bon nombre. Cf plus haut p. 20.

gnée de Cosaques : la situation devint très critique pendant la nuit, car les Kurdes descendirent jusqu'à Tcharbatche et le secours promis aux Cosaques n'arrivait pas de Salmas. La panique régnait parmi les chrétiens et la joie parmi les musulmans persans. Pendant ce moment une grande foule d'hommes, de femmes et d'enfants s'empressaient vers la ville dans un désordre indescriptible, portant chacun sur le dos un paquet de linge ou de pain. Nos voisins les musulmans regardaient tout cela d'un œil où se lisait le contentement et attendaient la fuite des Russes pour commencer la triste opération des massacres. Sur ces entrefaites le secours des Russes arriva le 12 octobre au soir ; devant ces soldats les Turco-kurdes s'enfuirent au plus vite ; le lendemain nous avons pu nous rendre sur les lieux et y avons constaté ce qui a été raconté plus haut.

Le 4 novembre, nous avons appris que la guerre était déclarée entre les Russes et les Turcs. Vers la fin de décembre une grande armée turque se dirigeait du côté de Kars pour attaquer le chemin de fer qui passe par Erivan et Djoulfa et s'en emparer : c'était par le fait même isoler l'armée russe qui était à Tauris, Khoï et Ourmiah. Voilà pourquoi un télégramme de Tiflis rappelait à Djoulfa toute l'armée qui était en Perse. Le 1<sup>er</sup> janvier 1915 la nouvelle de ce départ commençait à se répandre parmi les chrétiens ; aussi les voyait-on par groupes isolés chuchottant et faisant leurs plans d'évasion. Et de fait le départ des Russes était décidé pour la nuit du samedi au dimanche 3 janvier. Ils partirent, en effet, vers les quatre heures du matin. La plus grande partie des chrétiens des villages n'ayant aucune nouvelle de cette retraite, furent laissés à la merci des Turco-Kurdo-Persans. Je dis la plus grande partie, parce que un bon nombre précédèrent ou suivirent l'armée. Ceux des villages



qui se trouvaient sur la route que suivait la troupe s'enfuirent du côté de la Russie au nombre de 10,000 environ. Des gens à qui tout à l'heure rien ne manquait se trouvèrent dans le plus affreux dénuement. Cependant quelques-uns portaient sur leur dos une couverture et un sac de pain. Les femmes étaient aussi chargées et même plus ; la plupart d'elles portaient un petit enfant sur leur dos et traînaient par la main ceux qui pouvaient à peine marcher. J'ai fait ce trajet avec eux et j'entends encore les pleurs et les gémissements de ces pauvres innocents, ils me fendaient le cœur ; mais que pouvais-je faire pour eux ? Une pauvre vieille femme m'a prié de la sauver, elle était tombée en un lieu désert, il faisait déjà nuit, je l'ai hissée sur mon cheval que j'ai conduit par la bride jusqu'à un village voisin où elle rendit le dernier soupir. Ourmiah, pour sa latitude, devrait avoir le même climat que le sud de l'Italie et la Sicile ; mais une altitude de 1.400 mètres, y fait régner un froid excessif, et souvent le thermomètre descend à 23° ; heureusement, l'an dernier, l'hiver fut plus bénin ; sans cela peu de ceux qui quittèrent leurs foyers auraient pu survivre. Les deux premiers jours il y eut plus de 20 morts. Sur une hauteur entre Ourmiah et Salmas nous avons vu un enfant mort de froid et de fatigue ; les passants avaient mis une pierre dessus. On voyait aussi par-ci par-là tombées sur le chemin des pauvres femmes dont le terme d'enfantement était venu. Nous avons cru tout d'abord que notre voyage finirait à Salmas et qu'au bout de deux ou trois jours nous pourrions rentrer chez nous. Mais là nous apprîmes que tous les chrétiens de Salmas avaient aussi pris la fuite sur Khoi où les deux bandes se rencontrèrent. Nous étions 10.000 et eux étaient peut-être 15.000 mille. Ayant été avertis à temps par les autorités russes, ils avaient pris leurs précautions,



avaient attelé leurs buffles à leurs chariots et avaient ainsi pu sauver une partie de leurs biens. Entre Khoï et Salmas se trouve un endroit fort boueux en temps ordinaire, mais impraticable pendant l'hiver. Là, les chariots étaient enlisés, et plusieurs vieillards et enfants y laissèrent la vie. Il faut dire ici que les soldats russes montrèrent beaucoup de dévouement pour sauver ces pauvres gens en leur faisant passer ce maudit endroit où tout ce qui tombait ne pouvait se relever. Nous avons vu un chameau enfoncé jusqu'au ventre et plus il remuait pour sortir, plus il s'enfonçait. Les soldats prirent aussi dans leurs tombereaux plusieurs petits enfants pour soulager leurs mères, mais comme ils arrivaient plus tôt aux stations, ils y déposaient ces pauvres petites créatures qui appelaient par leurs cris leurs mères encore bien loin ou peut-être déjà mortes. Comme ces enfants étaient entassés dans les tombereaux, plusieurs qui étaient au-dessous des autres moururent étouffés. Nous avons remarqué que des mères voyant de loin des soldats venir avec leurs charrettes déposaient leurs chéris sur le bord de la route et s'éloignaient en regardant du coin de l'œil; si les soldats les ramassaient, elles continuaient leur route; sinon, elles revenaient en pleurant et portaient de nouveau ce fardeau qui ne leur pesait que trop, pouvant à peine se porter elles-mêmes. Nous avons vu une mère jeter son enfant dans la rivière et les flots l'engloutirent. Nous avons vu à Khoï le bon vieux prêtre Joseph de Nazi, converti du nestorianisme, porté sur le dos de sa fille. En arrivant à la douane il mourut et fut enterré par les soins de M. Direct, belge, directeur de la douane, qui cette nuit-là donna en pleurant l'hospitalité à plus de 4.000 personnes. Un autre Belge, M. Moreau, directeur de la douane à Djoulfa, aida beaucoup ces pauvres gens. Ce triste

voyage dura plus de dix jours dans la neige et la boue. Passés en Russie, un grand nombre eurent les pieds gelés : leurs orteils tombaient, et comme ils n'étaient guère soignés, ils mouraient de la gangrène. Ici je dois faire remarquer que M. Georges Decroo (de Bergues, près Dunkerque) missionnaire lazariste en Perse, rendit d'inappréciables services à ces pauvres gens, allant leur mendier du pain, leur prenant des billets gratis pour le chemin de fer, leur distribuant de l'argent qu'il savait obtenir des âmes charitables russes. Arrivés à Tiflis, Erivan, etc., ils mouraient en foule : plus de trente par jour succombaient aux souffrances endurées pendant cette fuite. Ce qui nous faisait encore plus souffrir, nous qui étions en lieu sûr à Tiflis, c'était l'inquiétude mortelle que nous avions au sujet de ceux que nous avions laissés à Ourmiah entre les mains des barbares et dont nous n'avions aucune nouvelle. Revenons donc à eux.

Deux heures après le départ de l'armée russe, les musulmans coupent les chemins qui conduisent à la ville d'Ourmiah. Ils commencent à dépouiller, à frapper, à tuer les fugitifs chrétiens. Devant la porte même de la ville et dans les rues, on pouvait voir les femmes et les filles auxquelles on avait enlevé tous leurs habits sauf leur chemise. Un jeune musulman a raconté avoir vu de ses propres yeux un mollah (prêtre musulman) rencontrant une jeune femme chrétienne portant ses deux enfants l'un dans ses bras et l'autre sur le dos, il poignarda le premier et jeta violemment le second par terre et il dépouilla presque complètement la mère.

Deux jours avant l'arrivée des Kurdes toutes les horreurs ont été commises par les musulmans de Perse. Il ne restait intact que le grand village chaldéen de Goitapa où s'étaient réfugiés plusieurs habitants des villages d'alentour. Les Kurdes arrivèrent le 4 janvier, et une grande bataille commença entre eux et les chré-

tiens au désespoir. Il y eut plusieurs morts des deux côtés. Dans la soirée du même jour, le Dr Packard, américain, accompagné du Dr David, médecin indigène, se rendit sur le lieu du combat. Connaissant plusieurs chefs kurdes, il réussit à conjurer un dénouement fatal. Après des pourparlers on s'entendit à livrer les armes des chrétiens aux Kurdes, qui pouvaient ensuite piller le village. A 10 heures du soir, les survivants du combat avec leurs familles, au nombre de 600, arrivèrent à la Mission américaine, d'où ils ne devaient sortir que cinq mois après. Dans ce village il y a eu une centaine de tués, une vingtaine de jeunes filles ont été enlevées.

Dans le même village, nous avons eu un de nos prêtres massacré dans l'Eglise : il a eu la tête coupée ainsi que plusieurs de ses paroissiens. Un de nos prêtres, attaché à un tas de bouse de vache sèche a été brûlé vif à Bahari. Le curé de Diza-Tékia a eu le même sort. A Ardikaï, un prêtre orthodoxe fut crucifié. A Atlakandi, le prêtre Mouchil fut pris et amené à la mosquée pour le faire renoncer à sa foi et se déclarer musulman. Mais il refusa catégoriquement et ne demanda pour toute grâce qu'on lui donnât le temps de faire sa prière et recommander son âme à Dieu. Pour cela il se jeta à genoux et, les bras en croix, il commença sa prière : c'est dans cette position qu'il fut poignardé par les musulmans persans. Le prêtre Elia de Supurgan a été martyrisé dans les mêmes circonstances. Quant au prêtre Israël de Taza-Kand, nous savons qu'il a été poignardé, mais nous ignorons si on lui a fait des propositions pour qu'il renie sa foi. Le prêtre Hormuz d'Auhar fut fusillé sur la montagne des Juifs dans des circonstances dont nous parlerons plus bas. Tous ces prêtres sont de véritables martyrs; car deux autres ayant eu la faiblesse de renier leur foi ont eu la vie sauve. Ici je ne cite que des prêtres, mais

nombreux sont les laïques qui ont été de véritables martyrs non seulement parmi les catholiques, mais même parmi les protestants, comme par exemple le Dr Chemmoun de Supurgan, etc., etc...

Le mardi 5 janvier 1915, les Kurdo-Turcs font leur entrée en ville, et vers le matin, les Kurdes se jettent sur les quartiers chrétiens pour les piller. L'opération était déjà commencée, lorsque deux officiers turcs Nadji-bey et Rachid-bey, accompagnés de quelques Askéris, firent leur apparition sur les lieux et tuèrent une douzaine de ces brigands. Les autres s'enfuirent. Notons à ce propos que, malgré la guerre des Turcs avec la France, la plupart de leurs officiers avaient plutôt de la sympathie pour les Français. Un de nos confrères, M. Dinkha, à l'occasion d'un pillage rappelé plus bas, eut le courage de dire à l'un d'eux : « Vous avez beau nous tracasser et persécuter. Au fond c'est encore la France qui est votre véritable amie » ; il répondit : « Vous avez peut-être raison. » Un autre avait écrit sur le mur de notre chapelle dévastée de Khosrova : « J'aime la France et les Français ! » Signé : Un docteur turc. Mais, par contre, plusieurs nous détestaient. Ils voulaient s'emparer de nos trois confrères avec Mgr Sontag, délégué apostolique, et nos huit sœurs, et les exiler en Turquie. Mais les grands personnages persans s'y opposèrent disant qu'ils nous aimaient beaucoup, et qu'ils voulaient plutôt être exilés à la place des missionnaires. Les mêmes grands personnages, sauf un ou deux, favorisaient le massacre des chrétiens. Et quand plus tard, les autorités russes voulaient les punir, ils s'adressaient à Mgr Sontag qui leur témoigna qu'ils avaient empêché l'exil des Français ; et les Russes furent assez embarrassés.

Après l'exécution de ces douze kurdes, nous avons cru tout danger conjuré. Mais loin de là, le vendredi



12 février. deux officiers turcs, un civil. Sami-bey, et un militaire, Bedri-bey, accompagnés de 30 Askéris, se rendirent chez nous, où se trouvaient, avec ceux de chez les sœurs, 3.000 réfugiés chrétiens, serrés les uns contre les autres ; ils occupèrent toutes les issues de la maison, la visitèrent en détail ainsi que la maison des sœurs. N'ayant rien trouvé de compromettant, ils s'emparèrent de 151 hommes, et les envoyèrent au consulat turc par groupes de 30 à 40. Parmi eux se trouvaient six prêtres et un évêque nestorien qui, lui aussi, s'était réfugié à la Mission française. Le 13, la plupart revinrent, sauf 61 hommes. Toutes les démarches faites en leur faveur restèrent sans résultat. Ils furent rudement maltraités, tous réunis dans une chambre, on ne leur permettait même pas de sortir pour leurs besoins, ils étaient obligés de se servir de leurs galoches.

Depuis le 22 nous avons comme gardiens deux Kurdes. Ils viennent avertir nos domestiques de ne pas se troubler s'ils venaient à entendre des coups de fusil dans la nuit : c'est une bataille entre Kurdes, ont-ils assuré. De fait, le 23, vers une heure 1/2 du matin, le domestique qui veillait sur le toit entend une fusillade dans la direction de la montagne des Juifs, à 2 kilomètres au nord-ouest de la ville. Il ne s'agissait nullement d'une bataille entre Kurdes, mais bien de l'exécution de ces personnes retenues au consulat turc. On les avait liés par groupe de cinq, six ou dix, bras à bras. On leur laissait croire qu'on voulait les conduire à Van ; mais lorsqu'ils arrivèrent au lieu fatal, leurs bourreaux leur commandèrent de s'asseoir et de manger un peu. (A noter qu'ils n'avaient rien pris pour manger). A peine étaient-ils assis par terre que la fusillade commença et cinquante et un d'entre eux y trouvèrent la mort. Quatre des principaux avaient été pendus.

L'opération terminée, les bourreaux visitèrent les victimes pour constater si tous étaient bien morts. Pour une raison ou pour une autre, cette visite n'a pas été faite sérieusement : un de ces malheureux n'avait même pas été touché et d'autres plus ou moins gravement. Le fait est, qu'après le départ de leurs assassins, ces personnes se sont mises en devoir de couper ou délier les cordes qui les retenaient et de s'enfuir vers notre maison. C'est par eux que vers les 6 h. 1/2 du matin, nous avons appris le triste événement de la nuit. Parmi les victimes, il y avait un vieux prêtre catholique, Hormuz, dont nous avons parlé plus haut, qui a eu, dit-on, la bonne pensée d'encourager ces pauvres gens et de leur donner l'absolution générale.

En même temps donc que ceux-ci étaient fusillés, quatre autres furent pendus. Ceux-ci avaient été aussi enlevés de chez nous le 12 février. Quelques jours après, ils furent séparés de leurs compagnons et envoyés chez le Sardar, alors gouverneur persan d'Ourmiah et *c'est de là* qu'on les a pris pour les pendre. L'un de ces quatre était un Kurde, nouvellement devenu chrétien catholique, il avait pris le nom de Mikhaël. On affirme qu'on lui avait promis la liberté s'il renonçait au christianisme, et c'est, sur son refus formel qu'il fut exécuté.

Quant à ceux qui ont été fusillés, ils étaient surtout originaires des villages suivants : Mavana, Auhar, Sangar et Bahari. Dès que nous avons appris la tragédie, nous avons prié les Missionnaires américains (comme neutres, ils étaient plus libres) de se transporter sur le lieu de l'exécution afin de se rendre compte de l'état des choses ; mais le gouverneur persan et le consul turc ne répondirent pas à leur appel. Par contre, les musulmans persans s'y transportèrent en foule et ils achevèrent plusieurs de ces malheureux

qui respiraient encore, se livrant à des actes de sauvagerie sur les cadavres, coupant les nez, les oreilles, arrachant les yeux, etc.

Du 14 au 20 février, les Turcs avaient systématiquement pillé tous les magasins des chrétiens.

Le 22, nous avons reçu la visite d'un chef kurde, Saïd-Khan-Bey. Il est descendu dans nos caves (il avait déjà fait cela une première fois le 13 courant) et enleva des tapis, de quoi charger quatorze portefaix. La première fois, il en avait chargé huit.

Dans la journée du 23 février, un certain nombre de Turcs avec des musulmans persans arrivèrent à Gulpachan (grand village chaldéen situé à 12 kilomètres à l'Est de la ville), un Kurde l'avait pris sous sa protection et avait empêché les habitants de s'enfuir vers la ville lorsqu'ils le pouvaient. A leur vue, les gens s'effraient, mais les visiteurs les rassurent et demandent à manger pour eux et pour leurs chevaux. Les habitants s'exécutent. Ils demandent ensuite 2.000 tomans (10.000 francs). On permet à quelques-uns de se rendre en ville pour trouver l'argent, ils y trouvèrent donc 1.000 tomans et 100 autres furent ramassés dans le village même. Pour les 900 autres, ils s'engagèrent à les payer dans deux ou trois jours. Sur ce, ces brigands entassent toutes les femmes et filles dans des chambres à part et les hommes dans d'autres sous la garde de quelques sentinelles. La nuit arrivée, toutes les femmes et filles furent violées et vingt d'entre elles furent emportées. Les hommes furent pris et attachés bras à bras par petits groupes, conduits hors du village et fusillés par ces brutes qui eurent le triste courage de massacrer ainsi des gens complètement innocents. Une soixantaine y trouvèrent la mort.

Un autre village composé d'Arméniens et de Chaldéens, Eriava, qui était resté presque intact grâce à des protections, fut dépouillé cette nuit même.

Pendant que ces horreurs se passaient à Ourmiah, des massacres horribles ensanglantaient la frontière turco-persane, en Turquie. Soixante-dix jeunes gens Chaldéens de Turquie furent amenés à Ourmiah accompagnés de soldats turcs. Ils étaient chargés de fils de fer pour le télégraphe; chacun portait une charge de plus de 70 kilos. Sitôt arrivés en ville, tout harassés de fatigue, affamés, épuisés, ils furent envoyés au Kalla-d'Ismaël-Agha, village situé au nord-ouest de la ville, à 18 kilomètres, où ils furent exécutés tous, sauf un, qui réussit à s'enfuir à travers les montagnes et arriva au Collège des Américains : huit mois après, les missionnaires américains réussirent à se rendre sur les lieux et après avoir pris la photographie des squelettes des victimes, les enterrèrent sur place.

Ainsi donc, chaque matinée nous apportait la nouvelle de nouveaux massacres. C'est ainsi que nous apprîmes aussi que 712 personnes, la plupart Arméniens, étaient massacrées à Salmas (large plaine renfermant 71 villages, situés à 75 kilomètres au nord d'Ourmiah). Plus tard, nous avons appris les atrocités commises sur ces pauvres gens. M. Vedenski, consul de Russie, a vu plus tard et constaté de ses yeux l'état de leurs cadavres. Les uns avaient les yeux arrachés, les oreilles coupées, d'autres, avant d'avoir eu la tête coupée, étaient scalpés. Ceci est le cas d'un de nos prêtres, Israël Bisava, ancien élève de la Propagande. La plupart furent étouffés. 12 ont été ensevelis vivants sous un mur de terre qu'on fit tomber sur eux, et le reste avait eu la tête tranchée avec des haches et ainsi jeté dans les puits. Parmi ces victimes, nous avons à déplorer la mort du père d'un de nos confrères, M. Mirazis, et de deux domestiques de la mission de Khosrova.

A présent, passons aux faits principaux qui ont eu lieu, selon l'ordre des dates :



Le 5 mars, on parle beaucoup de l'arrivée des Russes à Ourmiah. Ils sont sûrement à Salmas, puisque les musulmans des villages, se trouvant sur leur passage, s'enfuient vers la ville, parce qu'ils craignent la punition de leurs forfaits.

Le 7, réunion où l'on a convoqué les principaux personnages de la ville pour célébrer l'union germano-austro-italo-turque (ils font croire que l'Italie est avec les empires du centre) ; l'on presse la Perse à faire partie de cette union et les Persans à s'engager dans l'armée turque qui marche sur Salmas contre les Russes. Mais, en attendant, Raghi-Bey, le consul turc, s'enfuit vers le sud avec Madjid-Saltanieh. Ce dernier, un richard de la plaine d'Ourmiah où il possède une quinzaine de villages, était absent depuis plusieurs années ; mais, sur ces entrefaites, il y vint. Le connaissant parfaitement, nous comptions beaucoup sur lui pour améliorer le sort des chrétiens emprisonnés dans les deux missions. Le contraire arriva ; il commença à fomenter un parti contre les Russes et, par le fait même, contre les chrétiens. A trois reprises, il essaya de faire imprimer chez nous (nous avons une imprimerie) une affiche invitant les musulmans à la guerre sainte (Djahad) (1). Notre brave imprimeur, Alexandre, malgré les menaces, eut le courage de refuser comme chose contre sa conscience.

Le 10 mars, vers les 3 heures de l'après-midi, Chabacha-Babou-Malik, porte-parole des catholiques devant les autorités persanes, est pris par les Turcs. On le menace de pendaison s'il ne paie de suite 2.000 tomans (10.000 francs). Ayant dépensé tout notre argent à nourrir les 3.000 réfugiés, nous ne savions pas où trouver cette grosse somme. Nous avons réussi

(1) Voir plus haut, p. 40.

à ramasser chez les réfugiés 300 tomans et avons emprunté à la Mission américaine 1.700 tomans et ainsi Chamacha-Babou fut délivré. et, de peur d'être repris, il se réfugia avec ses fils à la Mission américaine.

Le 12, vers midi, M. Renault, missionnaire lazariste, se rendit à la montagne des Juifs, où les chrétiens dont nous avons parlé plus haut avaient été fusillés. Il voulait couvrir leurs cadavres déterrés par les chiens. Il fut pris par les Kurdes qui lui demandèrent la bourse ou la vie. Il promit une somme et pendant qu'ils étaient en pourparlers, on apporta la nouvelle à la Mission, des cavaliers du gouverneur le délivrèrent. Depuis ce temps, ce pauvre confrère ne fit que traîner, se soignant très mal (toutes les couvertures qu'on lui passait étaient régulièrement données aux réfugiés qui n'en avaient pas) et, se dévouant trop, il tomba malade le 19 mai, et rendit son âme à Dieu le 27 du même mois.

Ici disons un mot de l'état de ces pauvres gens réfugiés à la Mission française.

L'agglomération, le manque d'air, la mauvaise nourriture — quand ils en trouvaient — et la peur ont été la cause que le typhus et la typhoïde y firent de grands ravages. Le dortoir de nos internes, qui a une vingtaine de mètres de long sur six de large, était comble. En y entrant il fallait se boucher le nez. Chaque lit était occupé par une famille; nuit et jour ils s'y tenaient accroupis sans pouvoir s'allonger faute de place. Il en était de même des corridors, de nos chambres, de notre chapelle, de nos classes. Mgr Sontag se couchait sur la table de notre réfectoire. En entrant chez nous on ne voyait que des têtes serrées les unes contre les autres. Si au moins cela avait eu lieu pendant la belle saison, ils auraient pu se tenir dans la cour. Mais c'était en plein hiver et il faisait grand

froid dehors. Aussi cette agglomération, comme nous l'avons dit, y fit régner la terrible maladie de la typhoïde; il en mourait de quinze à vingt par jour. Les gens ne pouvaient pas transporter leurs morts au cimetière: les musulmans les tuaient. Voilà pourquoi ils firent de la cour de la mission un cimetière et plus de 300 y furent enterrés. On les enveloppait de rideaux faute de linceul; on attendait qu'ils fussent 40 ou 50 et on les enterrait dans un seul trou creusé au pied des murs.

La même chose se passait à la mission des Américains, mais dans une plus forte proportion, puisque là il y avait plus de 14.000 réfugiés; mais eux enterraient leurs morts au cimetière qui était tout près. Ainsi dans les deux missions moururent de maladie plus de 4.500 persans. « Ah! disaient les survivants, qu'ils sont heureux ceux qui sont morts: au moins ils ne souffriront plus comme nous. »

Comment oublier ici le dévouement de nos Sœurs de charité et du Dr Paul Malik. Nos sœurs n'ont jamais cessé de porter leur secours et leurs consolations aux malheureux malades et blessés. Ici on voyait une sœur tenant à la main une bouteille de lait appelant les tout petits, là une autre en train de panser les blessés, ailleurs donnant des remèdes aux malades. Aussi dans ce continuel contact, quatre sur huit qu'elles étaient y contractèrent la maladie dont elles eurent la chance de guérir. Le Dr Paul Malik a consacré généreusement tout son temps à opérer avec l'aide des sœurs les nombreux blessés et à visiter les malades, et à leur prescrire des ordonnances et tout cela sans jamais rien prendre aux pauvres, au point que Mgr Sontag lui disait: « Pour l'amour de Dieu, docteur, ménagez-vous, car si vous tombez malade, qui soignera tous ces malheureux? »

Le 16 avril, il arriva à Ourmiah une armée turque



venant de Constantinople au nombre de 10.000, avec un général, Khalil-bey. Cette armée paraît bien fatiguée, elle se repose pendant deux semaines, s'augmente en s'adjoignant 12.000 Kurdo-Persans et se dirige sur Salmas pour y battre les Russes qui n'avaient aucune connaissance de la présence, à Ourmiah, de cette armée. Aussi au premier choc qui eut lieu dans la plaine de Salmas, les Russes, au nombre de 2.000, ne purent résister. Ils se replièrent sur Mouandjoukli, à 5 kilomètres au nord de Diliman (ville de Salmas). Le secours ne tarda pas à leur arriver de Khoï. Ils prirent alors l'offensive et infligèrent à l'armée de Khalil-bey une grande défaite. Ce général s'enfuit en laissant sur le champ de bataille 3.500 cadavres. Si les Turcs avaient été victorieux, en rentrant à Ourmiah, ils auraient massacré tous les chrétiens mâles, sauf les enfants qu'ils auraient musulmanisés. Ils en avaient déjà dressé la liste le 9 mai. Voici ce qu'écrit Mgr Sontag dans son journal : « Le 9 mai, l'inscription des chrétiens commence aujourd'hui et doit durer dix jours... Le Nezmié (police) envoie dire qu'on se presse à s'inscrire, le chef de l'inscription est un moudjahid de Tauris, ancien élève de notre Mission, sauvé de la mort en juin 1912 par M. Nicolas, consul de France. Avant de massacrer les 712 personnes à Salmas, ils en avaient aussi fait une inscription. » Le 15 mai, Kurdes, Turcs et moudjahids persans prennent la fuite vers le sud. Les Turcs laissent une trentaine de malades. Le 6 mai le gouverneur d'Ourmiah nous avertit que les Russes devant arriver, les chrétiens pouvaient aller à leur rencontre. C'est ce qu'ils firent le dimanche. Tout alla bien avant midi. Mais après midi les musulmans voyant que les Russes n'arrivaient pas, se jetèrent sur les chrétiens et en tuèrent à peu près 200.

Enfin le 25 mai, les Russes, au nombre de 500, avec quatre canons, entrèrent en ville : il était grand temps.



Les musulmans seuls allèrent à leur rencontre, les chrétiens n'ayant pas osé le faire.

Le lendemain, les soldats russes, sauf une quinzaine, se rendirent à Bradost, à 40 kilomètres nord-ouest d'Ourmiah. Les chrétiens, quoique affaiblis par les privations et malades, les suivirent en grand nombre (4.000) pour ne plus être à la merci des barbares. Ce jour-là plus de vingt femmes et enfants se noyèrent en traversant la rivière de Nazlou.

Il nous faudrait des volumes pour tout raconter, car chaque village et chaque individu a son histoire propre : comme par exemple le village d'Ada situé à 30 kilomètres au nord-est de la ville.

Du 4 au 7 janvier 1915, ce village a été complètement pillé par les musulmans persans des villages voisins. Le 8, les Turcs, avec un kaïmakan et les Sunnites de Balawé Gadjine, etc., avec les Beyzadés Kurdes et d'autres, au nombre de 3.000, envahissent ce village et s'y livrent à des crimes indescritibles. Ce village était composé de 170 maisons : on y massacre 120 personnes, dont 10 femmes ; toutes les femmes et filles y ont été déshonorées, jusqu'aux filles de six à sept ans. Une autorité notable m'a assuré que 42 de ces pauvres enfants s'étaient réfugiés sur une terrasse : elles y furent toutes violées et plusieurs moururent entre les mains de ces brutes. Le Dr américain Packard en a vu quelques-unes et a constaté sur elles des lésions graves. Une jeune mariée étant poursuivie se jette d'un toit de 7 mètres en bas et ne peut plus se relever. 18 jeunes filles des plus belles furent choisies et amenées dans l'église où elles furent déshabillées et visitées à tour de rôle sur le livre de l'Évangile...

Que dire de Daniel et de sa femme ; de Rouvel, fils d'Abraham, Yankhanna, fils de Joseph, Chemmoun, Mouchil, Mariam Elia, et tant d'autres, qui tous ont péri dans des souffrances atroces, Moukdoussi Zayia

a été fait musulman et on lui prend 30 tomans pour sa circoncision. Une jeune femme avec ses deux enfants en s'enfuyant, fut rencontrée par un séide qui, après avoir noyé les enfants, abusa de la mère. Il y a mille traits du même genre.

Ainsi, dans la grande guerre européenne déchaînée par la « Kultur » allemande pour écraser le monde entier, plus d'un peuple innocent a souffert et souffre des atrocités et des cruautés, qui ont dépassé de beaucoup celles commises pendant les persécutions Néroniennes, et ces peuples infortunés souffriront jusqu'au jour (qui n'est pas loin, Inchallah!) où une main mystérieuse écrira sur le mur du palais impérial : Mané, Tével, Pharès; il a compté, il a pesé, il a divisé!...

Parmi tous les peuples qui ont souffert à cause de la guerre, il en est un, réduit à un nombre infime, souvenir du berceau de l'humanité, dont les souffrances sont restées inconnues des peuples civilisés et de la France qui a jusqu'ici tout fait pour lui : c'est le peuple chaldéen, auquel il ne reste qu'un souffle de vie. Disséminée dans un coin de la Perse, au nombre de 40.000, cette nation a souffert plus que tout autre, proportions gardées. Ici à Paris où je suis depuis huit jours, je vois de nobles dames françaises qui portent le crêpe; certainement c'est pour des êtres chéris tombés au champ d'honneur! A Ourmiah, notre patrie, j'ai vu aussi les femmes et presque toutes, porter le crêpe, mais quelle différence de motifs! Vous, ô dames françaises, vous êtes en deuil pour les héros de la Marne, pour les lions de Verdun que le monde entier admire, pour ces vaillants guerriers qui ont rendu le sol de la France invulnérable par leur sang; c'est le deuil de ces milliers de héros qui ont gardé Paris, pivot de la civilisation mondiale, autour duquel tourne le progrès universel. Mais à Ourmiah, pourquoi portez-vous le deuil? C'est pour des centaines d'innocents

attachés par groupes de cinq à six, fusillés lâchement, poignardés, lapidés, enterrés vivants, jetés dans des puits; enfin c'est le deuil de malheureuses mères qui ont vu leurs petites fillettes de huit à dix ans outragées par ces brutes de musulmans, et nombreuses sont celles qui sont mortes, comme nous l'avons dit, entre les mains de leurs violateurs; c'est le deuil de nos vierges marchandées au bazar (marché) à des prix variant de 6 tomans (30 francs) à 30 tomans (150 francs), pas même le prix d'une pièce de bétail! enfin c'est le deuil de celles qui ont été enlevées et emportées on ne sait pas où, mais bien loin! Que dire de plus? De 40.000, 10.000 manquent et le reste est réduit à l'état de mendicité, leurs maisons brûlées, leurs biens enlevés, les forcent de dire : « Bienheureux ceux qui sont morts! ils ne souffrent plus. » Remarquez que je dis : 40.000; je ne parle pas de 5.000 et plus, réfugiés des montagnes de la Turquie à Ourmiah et à Salmas, qui eux aussi et plus que les autres, sont dans la misère noire. Les Russes leur donnent pour la nourriture 2 roubles (3 francs) par mois. Voyez ce qu'ils peuvent obtenir avec cette modique somme! Notre Mission a dépensé tout ce qu'elle avait pendant les six mois qu'ils étaient réfugiés chez nous. Beaucoup d'enfants qui ont perdu leurs parents soit par le massacre, soit par la maladie, sont sans secours; la Mission en nourrit une partie, comptant sur la générosité des bonnes âmes qui, sûrement, ne manqueront pas de leur venir en aide.

A Ourmiah, nous n'ignorons pas les grands sacrifices que la France s'imposait pour venir en aide à la Belgique, pour subvenir aux besoins de la Serbie, etc... Aussi Mgr Sontag, alsacien français, et les deux évêques d'Ourmiah, (Mgr Thomas Audo) et de Salmas (Mgr Pierre Azis) m'ont-ils envoyé pour tendre la main aux Américains. Mais la charité en France est inépuisable et



je prends mon cœur à deux mains pour lui demander de s'imposer un nouveau sacrifice.

Je ne veux pas finir sans dire un mot de l'influence française parmi notre nation. Le petit peuple chaldéen, comme tous les autres peuples chrétiens d'Orient, a pour la France une sympathie particulière. En effet, comment en serait-il autrement? Voilà plus de quatre-vingts ans que la France, par l'intermédiaire de ses missionnaires, nous a soutenus par ses secours pécuniaires, nous a illuminés par son enseignement. Notre amour pour Elle est tellement connu de nos voisins les Musulmans qu'ils ne nous appellent pas catholiques, mais « Franqui » (français) et certes, nous sommes flattés de ce nom, car si nous ne sommes pas français de fait, nous le sommes jusqu'au fond du cœur et jusqu'à la moelle des os. Aussi c'est de toute notre âme que nous crions : « Vive la France ! ».

Cette relation du missionnaire Chaldéen crie la vérité et défie tout commentaire. Rien ne peut être plus accablant pour les Germano-Turcs.



VI

L'étendue des ruines

Les navrantes relations de l'évêque de Van et du missionnaire Lazariste de la mission d'Ourmiah suffiraient à démontrer la détresse extrême de ces chrétiens d'Orient ravagées à dessein par le fanatisme turc surexcité par l'animosité allemande. Il n'est pas superflu pourtant de considérer l'état antérieur de ces Eglises, aujourd'hui presque anéanties. Qu'on me permette de le rappeler brièvement d'après des statistiques remontant, il est vrai, avant les massacres d'Abdul-Hamid. Celui-ci avait donc commencé le travail de destruction ; mais ses dignes héritiers, les jeunes Turcs, alliés comme lui au sanguinaire Guillaume de Hohenzollern n'ont fait que perfectionner sa méthode et l'appliquer en grand, à la faveur de la guerre sainte et en profitant de l'impuissance des consuls européens à entraver les exécutions. En 1894, le R. P. P. Michel, des Pères Blancs, ancien directeur du Grand Séminaire grec-uni de Sainte-Anne de Jérusalem, décrivait, dans un livre intitulé *l'Orient et Rome*, l'état des Eglises unies d'Orient. Citons ce qu'il disait des trois Eglises de rite syriaque, chaldéenne, syrienne et maronite qui, avec l'Eglise Arménienne ont eu le plus à souffrir de la « guerre allemande » conduite en Asie suivant les principes du grand Etat-Major de Berlin.

« L'Eglise Chaldéenne a été définitivement constituée en 1681, date de l'établissement d'un patriarcat pour ceux des Nestoriens qui avaient à cette époque embrassé l'union. Innocent XI, en donnant un patriarche aux Chaldéens, avait établi son siège à Diarbékir. De-

puis lors, le siège patriarcal a été transféré à Mossoul et le chef spirituel de la communauté chaldéenne porte le titre de patriarche de Babylone.

« ... L'Église Chaldéenne compte onze diocèses, dont cinq archevêchés : Mossoul (Ninive), Bagdad (Babylone), Diarbékir (Amida), Séert dans le Kurdistan et Kerkouk ; six évêchés : Mardin, Akra, Amadia, Djézireh, Zawko, Salmas et Séna, dans la Perse. Cent prêtres environ y exercent le saint ministère.

« Ces onze diocèses comptent une population catholique de plus de 33.000 âmes (1) dont le nombre augmente chaque jour par le retour à l'unité des Nestoriens. L'Église Chaldéenne avait été dans un état plus prospère au commencement de ce siècle (le XIX<sup>e</sup>) ; en 1830, elle comptait au moins 150.000 fidèles. Mais la peste, le choléra et la guerre civile exercèrent de tels ravages au sein de cette malheureuse population qu'en peu de temps, elle se trouva réduite à 18 ou 20.000 âmes » (2).

La part faite des accroissements et aussi des pertes dues aux massacres exécutés sous le règne d'Abd-ul-Hamid, nous avons vu que les chefs spirituels de la Chaldée évaluaient leurs ouailles à « 40.000 disséminés dans un coin de la Perse » (3). Ils estiment les disparus à 10.000 environ.

Il semble difficile d'établir le bilan des pertes, de même qu'il est malaisé de venir en aide efficacement et à temps aux misères de ce troupeau dispersé, réfugié un peu partout et vivant d'une existence précaire.

(1) Cette statistique était fournie par le P. Werner, S.-J. dans son *Orbis terrarum catholicus* qui nécessairement date un peu ainsi que les renseignements rassemblés en 1893 par le P. Michel.

(2) Michel, *op. cit.* p. 15. Nous n'avons pas à nous occuper ici des Chaldéens unis du Malabar, qui ne relèvent en rien du patriarche de Babylone et n'ont pu être atteints par la guerre.

(3) Voir plus haut, p. 57.

Le tableau des archevêchés et évêchés de cette église semble d'une ironie rétrospective qui fait mieux mesurer pourtant les ruines à relever.

On n'a pu lire sans serrement de cœur l'exposé d'une si extrême détresse et l'appel des missionnaires obligés de tendre la main en faveur de ces chrétiens, victimes de l'horrible conjuration qui voulait supprimer radicalement les vrais obstacles à la domination germano-turque.

Si éprouvés soient-ils, les Chaldéens n'ont pas souffert seuls. En regard des chiffres fournis jadis par le P. Michel, il faudrait dresser la statistique des victimes Syriennes.

« De nos jours, écrivait-il en 1894, la hiérarchie de l'Eglise syrienne comprend, sous l'autorité du patriarche d'Antioche pour les syriens unis : dix diocèses, dont quatre archevêchés et six évêchés. Les archevêchés sont : Alep, Bagdad, Damas, Mossoul ; les évêchés : Beyrouth, Diarbékir, Djézireh, Mardin, Tripoli de Syrie et Alexandrie d'Egypte. Il faut ajouter à cette liste le diocèse d'Emèse (Homs) que les *Missiones catholice* (1892) donnent comme siège archiépiscopal. » (1)

Le simple énoncé de ces noms indique assez comment ces sièges épiscopaux qui se compénètrent ont dû être éprouvés. Sans distinction de rite, sans acception d'orthodoxes, de catholiques ou de nestoriens, les Turcs ont frappé les chrétiens et leurs pasteurs. A quel point a été réduite la population syrienne estimée atteindre à peine en 1894 « le chiffre de 30.000 âmes » disséminées « en Syrie, en Mésopotamie, en Egypte et dans le Kurdistan », c'est le secret d'enquêtes ultérieures que peut-être on ne pourra pas ouvrir de sitôt.

Mentionnons seulement au passage, à cause de la

(1) Michel, *op. cit.* p. 16.

question de Syrie où elle tient grande place « l'Eglise Maronite, la plus ancienne des églises unies d'Orient » et aussi la seule qui ne trouve pas en face d'elle une église non unie du même rite (1).

Par son statut et ses immunités, par la situation de ses villes archiépiscopales (Alep, Beyrouth, Damas, Tyr et Sidon) et épiscopales (Baalbeck, Gébail, et Batroun, Tripoli de Syrie et Chypre), elle a pu et dû souffrir moins que les autres.

Elle a certainement été moins éprouvée que l'église arménienne dont les nouvelles, encore incomplètes l'an passé, signalaient déjà les nombreux deuils et racontaient imparfaitement le martyre (2).

Des dix-huit archidiocèses ou diocèses qu'avait sous sa juridiction le patriarche arménien catholique résidant à Constantinople, quels sont les titulaires survivants? On a pu énumérer autrefois dans la description hiérarchique de cette église : cinq archevêchés : à Constantinople, à Alep, à Diarbékir, à Ispahan (Perse), à Mardin (Mésopotamie) ; treize évêchés : Adana et Tarse, Angora (Ancyre), Brousse, Césarée de Cappadocie, Erzeroum, Marach, Mouch, Sivas (Sébastie), Tokat, Trébizonde, Kharpouth, Malatia (Melytène) et Alexandrie d'Egypte (3).

Combien de ces sièges sont-ils aujourd'hui privés de leurs pasteurs tués ou en fuite? Il faudrait, pour évaluer les pertes, connaître le terme d'arrivée, c'est-à-dire la statistique actuellement vraie aussi bien que le point de départ connu par le tableau théorique et déjà ancien de l'état des Eglises.

Les renseignements épars qui ont jusqu'ici filtré parmi des nouvelles incomplètes ou contradictoires

(1) Michel, *op. cit.* p. 16 et 17.

(2) Voir mon *Arménie martyre*, pp. 95 et 121.

(3) Michel, *op. cit.* p. 19.



accusent assez de ruines pour qu'on craigne d'être plus complètement instruit eucore. J'ai, pour ma part, demandé en vain des nouvelles d'un des missionnaires français de Mossoul, le R. P. D. Berré, de l'Ordre de Saint-Dominique qui, quatre ans avant la guerre était venue en France exposa dans une conférence publiée par la *Réforme Sociale* en 1910 l'état des missions de son Ordre (1). Ses frères en religion savent seulement de lui qu'il a disparu. On est sans aucun renseignement sur son sort. C'est un exemple, et il faut le multiplier, hélas, par quantité d'autres semblables. Comment à ce compte, établir le chiffre et le total des ruines accumulées en Turquie d'Asie ? Il le faudra essayer pourtant à son heure afin d'assurer, autant que faire se peut, l'ère des réparations. Disons maintenant comment les conçoivent, dans leurs grandes lignes, les peuples opprimés qui espèrent et hâtent de tous leurs vœux la victoire de l'Entente.

(1) *L'action sociale du missionnaire et les Dominicains en Turquie d'Asie*, in-8° de 36 pages.

## VIII

### Réparations et garanties.

Nous avons vu comment les pasteurs de ces Églises écrasées sous le joug turc se réclament de la France et de son séculaire protectorat. Mgr Manna, survivant des massacres de l'an passé, invoquait l'appui des puissances alliées, les suppliant de mettre un terme aux souffrances de la nation, de la « sauver des mains de cet incorrigible Gouvernement turc » (1). Le lazariste de la Mission d'Ourmiah invoquait, au nom de son peuple, la France qui « depuis plus de quatre-vingts ans, par ses missionnaires, « nous a soutenus, disait-il, « par ses secours pécuniaires, nous a illuminés par son « enseignement » (2).

Il attestait son amour de la patrie d'adoption qui rend ces peuples Français « jusqu'au fond du cœur et jusqu'à la moelle des os. »

L'histoire ne serait pas difficile à écrire des sollicitudes françaises en faveur de ces chrétiens d'Orient que nous avons, dès l'origine de l'ambassade de Constantinople, servis de notre influence. En ce qui concerne la Perse, il serait aisé de citer le préambule quelque peu solennel d'une relation de cet ambassadeur qui, en 1709, rendait compte à Louis XIV (3) de sa mission com-

(1) Voir plus haut, p. 28.

(2) *Ibid*, p. 59.

(3) Son manuscrit rend compte de son voyage « en qualité d'envoyé extraordinaire... dans les années 1706, 1707, 1708 et 1709. Cf. Appendice I, p. 77-82.

merciale et faisait honneur au grand roi du renom de la France à la cour d'Ispahan (1).

Mais au lieu de ces lointains et défunts souvenirs, il est mieux d'invoquer des solutions plus prochaines et toutes actuelles. La plus efficace manière de garantir aux nations chaldéenne et syrienne cette libre expansion qui fera leur bonheur et la richesse de tous a été nettement préconisée par le Dr H. de Brun, dans sa Conférence de 1915, signalée déjà.

Après avoir indiqué les ressources de la Syrie « à l'état brut », c'est-à-dire malgré les entraves du passé, il décrit « ce qu'elle vaudrait sous une administration probe, active et intelligente ».

Il énumère les richesses de la montagne (Liban et Anti Liban) et des trois plaines du littoral, de la Becka si importante au point de vue agricole et du Hauran, riche en fruits « autrefois le grenier de Rome ».

Les richesses du sous-sol : plomb, cuivre, charbon, marbre, bitume de Judée, sel gemme, pétrole de Transjordanie; les sources thermales de Tibériade et Hannin, les ressources de l'élevage, le prodigieux développement des échanges commerciaux indiquent assez « que l'avenir de la France du Levant dépasse celui de nos colonies les plus prospères (2) ».

Le professeur de Beyrouth qui possède, on le conçoit, son sujet, et enfin « échappé à la rétention dépourvue de charmes que la Turquie réserve à ses otages » vient rendre témoignage de ce qu'il sait, pour l'avoir vu et vécu, établit sans peine que la prétendue décadence « purement artificielle » de ce pays est uniquement le fait de l'administration turque. Si la Syrie se dépeuple et se vide, si l'émigration vers l'Amérique

(1) Bibl. Nationale, ms fr. 7200, f. 1, *Mémoire de St Michel sur son voyage de Perse*.

(2) *France et Syrie*, p. 14.

s'y accuse, si elle ne compte sur 160.000 kilomètres carrés que 3 millions et demi d'habitants, alors que prospère, elle en pouvait nourrir et en enrichir plus de 20 millions », c'est qu'elle végète et décline « sous le déplorable régime ottoman. »

Son abdication n'est qu'apparente et elle demande à la France de l'aider à mettre en œuvre « d'incroyables réserves de confiance, de force et de vitalité. »

La solution qui assurera à ces opprimés d'Orient la réparation des dommages séculaires subis, la rançon des souffrances et des cruautés trop longtemps endurées, et des assurances de sécurité et de riant avenir, le Dr de Brun, la formule avec netteté.

« Aujourd'hui, dit-il, que se pose brutalement la question de la liquidation ottomane, et que la Syrie se réclamant de tout un passé qui nous lie à elle, attend anxieusement le geste qui la libère de l'oppression turque, allons-nous lui refuser l'appui qu'elle sollicite ? Pour nous, la réponse ne saurait être douteuse ».

Aussi prenant une à une les objections d'ordre financier, militaire, politique, religieux, qu'on oppose à cet exercice de nos droits et de nos devoirs en Orient, il y réplique de magistrale manière. Toute sa démonstration est à lire et on n'en peut retenir ici que des traits trop succincts. Celui-ci d'abord, sur le prix qu'il faut attacher à cette solution de la question syrienne :

« L'occupation de la Syro-Palestine ne nous coûterait donc de sacrifices ni en hommes ni en argent. Voyons ce qu'elle représenterait.

Elle représente... un pays qui possède d'opulentes cités, telles Beyrouth, Damas, Alep, Jérusalem, un pays où les mœurs sont douces, patriarcales, où la race souple et active des anciens Phéniciens fournit aujourd'hui des négociants affinés et subtils, des banquiers pratiques et avisés, des agriculteurs travailleurs sobres et économes.



Elle nous apporterait en même temps la possibilité de lutter avantageusement là-bas contre le commerce allemand, autrichien et Italien qui, depuis une trentaine d'années a pris la place que nous occupions autrefois. Elle rattacherait à nous 500.000 émigrants syriens, etc. »

Puis, après une description des avantages géographiques, maritimes, religieux de la Syrie, placée ou plutôt maintenue dans notre zone d'influence, le Dr de Brun montrait qui sont nos seuls vrais rivaux, le définitif ennemi à combattre si nous voulons pleinement exercer nos droits acquis, et répondre à l'attente de cette âme syrienne toute française depuis si longtemps et sacrée deux fois nôtre par le sang versé chez elle par les alliés de l'Allemagne en haine de notre nom et peut-on ajouter, de notre religion.

« Ne devons-nous pas enfin, s'écriait-il, payer à ces Syriens, par une marque tangible et éclatante de notre protection, la confiance et l'amour que depuis tant de siècles ils nous témoignent avec une si inébranlable confiance. »

Et les marques de cet amour, le conférencier les cite nombreuses et touchantes, telles qu'il les a éprouvées dans sa longue carrière.

Le souvenir du « Cimetière français de 1860 » tombe de nos soldats de l'expédition de Syrie, toujours vénéré, est pénétrant d'émotion.

Plus révélateur encore « de l'invincible attachement des Syriens pour la France » est l'incident du glacial accueil que réserva Beyrouth à Guillaume II lorsque, dans son voyage de Syrie, il vint avec un art de comédien consommé persuader aux Turcs que son âme était toute musulmane, ayant pèleriné en grande pompe au tombeau du conquérant Arabe, qui détruisit le royaume chrétien de Jérusalem. Mais il faut citer cette belle page :

« Abdul-Hamid avait voulu bien faire les choses et avait prescrit les plus grandioses démonstrations. De fait, le cortège était imposant : fonctionnaires en costumes chamarrés d'or et éblouissants de décorations, officiers de la garde, janissaires armés jusqu'aux dents, eunuques, rien n'y manquait ; mais le silence au milieu duquel il se déroulait était incomparablement plus imposant. Silence glacial, silence de mort ! Quelques rares curieux au balcon, quelques rideaux se soulevant au passage, mais pas un vivat, pas une exclamation, rien ! Au-dessus de la ville muette, contrastant avec l'apparat officiel et l'artificiel déploiement d'une agitation salariée, planait une atmosphère de dédain et d'hostilité dont le Kaiser — nous en eûmes la preuve, fut profondément irrité. Et le soir, il suffit d'un mot prononcé par notre consul, de l'expression d'un désir très discret pour que le Liban tout entier, obéissant comme à un mot d'ordre, se couchât à la lueur des étoiles de peur que, dans l'éloignement des rivages, les lumières habituelles ne fussent prises pour des signes de réjouissance en l'honneur du monarque étranger !

Voilà l'esprit de ce Liban, si fidèle, si généreux, si brave, auquel des franchises ont été accordées, qu'il nous faudra confirmer et étendre ; voilà comment ils nous aiment là-bas ! Leur amour pour nous, hélas ! ils le paient cher aujourd'hui. Par ordre de l'Allemagne, nos amis sont bafoués, jetés en prison ; exilés sans ressources dans d'hostiles régions d'Anatolie, où ils sont en butte aux vexations de toutes sortes.

Voilà comment Guillaume sait se venger et réchauffer l'enthousiasme d'une population qui commit l'impardonnable crime d'en manquer à son égard ! Sous prétexte de réquisition, les magasins et les dépôts sont pillés, les réserves alimentaires enlevées, les récoltes confisquées ; nos partisans sont écrasés d'impôts mili-

taires arbitraires, dits « impôts de guerre » et abandonnés à la merci des bachi-bouzouks commandés par des officiers allemands.

Rien n'y fait, rien n'y fera. Dépouillés, emprisonnés, ils nous restent profondément fidèles, sans rien renier de leurs convictions ni de leurs espérances. » (1).

Ces populations qui savent nous aimer à leurs dépens, jusqu'à mourir pour nous (2), nous nous devons de ne pas les abandonner, et cela par un *sentiment* de reconnaissance et de loyauté, car « la délicatesse, la probité et l'honneur » ne peuvent cesser d'avoir cours en France. La parole officiellement donnée nous y oblige, aussi bien que l'intérêt national.

« Il s'agit de savoir, concluait le vaillant avocat de cette noble et patriotique cause, si oui ou non la France acceptera l'héritage que lui ont préparé les générations passées avec tous ses avantages économiques, diplomatiques et stratégiques, si elle l'acceptera et le revendiquera tout entier ou si elle admettra qu'on l'amointrisse et qu'on le morcelle à ses dépens. »

Enfin, adjurant ses auditeurs de travailler sans retard et de toute leur influence à préparer cette garantie de salut pour les Français de là-bas (3) qui attendent notre décision, il ajoutait en terminant :

(1) *France et Syrie*, p. 37.

(2) Le Dr de Brun a cité, d'après le *Temps*, la mort de ce prêtre maronite criant, de la potence où on allait l'exécuter, son amour de la France.

(3) C'est le lieu de citer cette apostrophe de Crémieux à la Chambre des députés, dans un discours du 3 juillet 1847, invoquée récemment par M. René Ristelhueber dans un bel article de la *Revue des Deux-Mondes* du 1<sup>er</sup> janvier 1915, *Les Maronites* : « Eh ! messieurs, il s'agit des chrétiens du Liban ! Les chrétiens du Liban, mais ils sont vos frères depuis des siècles, non seulement vos frères en religion, mais vos frères à la guerre, vos frères sur les champs de bataille. Dans toutes les circonstances,

« La France fera ce qu'elle doit faire. Elle ne se laissera amoindrir ni par des préjugés de parti pris ni par de vains dissentiments de croyances..... Elle saura revendiquer cette Syro-Palestine... où plus que tout autre part, comme le dit si bien M. Etienne Lamy, elle « peut retrouver de sa gloire, de ses souffrances, de ses richesses, de ses vertus, de sa vie » cette Syrie qui est déjà nôtre et que les événements qui se déroulent plus forts que les théories et les systèmes artificiels vont nous rattacher à tout jamais.

« Essayer de s'y opposer serait demander à la France victorieuse une humiliante abdication, ce serait compromettre l'essor d'un avenir plein de promesses et faire litière de toutes les splendeurs de notre passé ».

vous les avez trouvés. Saint Louis les a trouvés; Napoléon les a trouvés ». (Voir ce discours intégralement reproduit plus bas, à l'appendice III, p. 94.



## VIII

### La France en Syrie

Cette conclusion si formellement énoncée, M. Georges Leygues s'est fait gloire de la souligner encore, et l'allocution par laquelle il sanctionna la conférence ou plutôt « l'acte » du professeur de Beyrouth, vaudrait la peine d'être citée entière comme le commentaire officiel de déclarations antérieures habilement rappelées dans le plaidoyer du Dr de Brun.

Celui-ci, en effet, après avoir décrit « l'œuvre française en Syro-Palestine, l'action politique, l'action économique, l'œuvre d'enseignement surtout, avait ajouté : « Personne ne peut, je pense, contester ouvertement les droits qu'elle nous a créés, et ces droits ont été, après entente, entre M. Cambon, notre ambassadeur à Londres et sir Edward Grey, solennellement affirmés du haut de la tribune du Sénat par M. Poincaré, alors ministre des Affaires Etrangères. Dans un sensationnel discours, à la date du 21 décembre 1912, M. Poincaré déclare qu'il est heureux de pouvoir dire que c'est sans motif qu'on a imaginé l'existence de je ne sais quel dissentiment, entre le gouvernement anglais et nous sur ce point. Le gouvernement anglais a très amicalement déclaré qu'il n'avait dans ces régions ni intention d'agir, ni desseins, ni aspirations politiques d'aucune sorte... Quant à nous, nous n'y abandonnerons aucune de nos traditions, nous n'y répudierons aucune des sympathies qui nous sont acquises ; nous n'y laisserons en souffrance aucun de nos intérêts, nous demeurerons prêts à soutenir avec toute l'énergie de notre patriotisme et à défendre

contre toute attaque notre influence en Orient et le prestige du nom français ».

La parole de la France en 1912 n'a pas varié, deux ans après, lorsque M. Georges Leygues enleva, comme nous l'avons dit, le 11 mars 1914, le vote unanime de la Chambre sur la politique française en cette « séance mémorable qui comme, a dit fort bien le Dr de Brun, est peut-être en ce qui concerne la Syrie l'acte officiel le plus solennel de la France depuis 1860 ».

Des assurances ainsi formulées à l'heure où tout se subordonnait à la crainte de rouvrir par la question d'Orient une porte à des guerres que tous, sauf l'Allemagne, voulaient sincèrement éviter, comment ne seraient-elles pas reprises aujourd'hui et cela de manière à établir nettement le statut de la Syrie et par suite, à garantir aux nations opprimées de l'Asie Mineure cette liberté de vivre qu'elles ont vainement demandée à la Turquie ?

« Nous n'avons, proclame M. Georges Leygues, ni préparé ni souhaité le partage de l'Asie Mineure et si nous pouvions ajourner la liquidation de l'Empire turc, nous l'ajournerions pour ne pas ajouter aux difficultés déjà si lourdes que l'Europe doit résoudre. Mais on ne peut éviter l'inévitable.

A l'instant où la Porte a abdiqué entre les mains de l'Allemagne... elle a fixé sa destinée. L'acte de décès de la Turquie a été dressé à Berlin...

La question Syrienne se pose malgré nous, et nous sommes obligés dès maintenant d'en étudier la solution. C'est une question vitale pour la France ».

L'ancien ministre n'a pas eu de peine à montrer comment la renonciation à cet héritage séculaire d'influence serait une « déchéance irrémédiable et la réclamation de nos droits est un devoir envers les populations qui espèrent en nous. La question est vitale aussi en effet et pour la Syrie et pour ces

chrétientés que notre patronat seul protégeait jadis de l'oppresseur.

« Nulle province, disait M. Leygues, ne sera plus facile à administrer que la Syrie, car notre ambition, après l'avoir libérée du joug turc est de lui fournir les moyens de vivre le plus possible de sa propre vie.

Les populations qui l'habitent nous sont favorables : leur esprit et leur cœur sont avec nous. Ici pas de conquête à main armée, pas de violences ; organisations économique par le crédit, les grands travaux publics, les voies de communication, l'instruction et l'éducation professionnelles : voilà l'œuvre qui nous est réservée, qui donc oserait prétendre qu'elle n'est pas digne de nous ou qu'elle est au-dessus de nos forces ? »

Les applaudissements qui accueillirent, en 1915, l'énoncé de ce programme sont la marque d'une adhésion qui ne pouvait manquer d'éclater, dans un auditoire surtout auquel le Dr de Brun venait d'exposer que cette œuvre de la France, grâce aux capitaux dépensés et aux efforts de nos nationaux est en plein épanouissement. La France n'a donc qu'à faire sanctionner pour le bonheur et la prospérité des Syriens ce qu'eux-mêmes lui demandent de réaliser.

L'ancien ministre ajoutait ces déclarations loyales et formelles qui sont la vraie conclusion de cette étude sur les malheurs et les espérances des nations chrétiennes du Levant :

« Si vous me demandez enfin quel est le régime politique qu'il faudra établir en Syrie, je vous répondrais : le régime le plus éloigné de l'annexion et de l'assimilation, celui qui fortifiera et élargira, au lieu de les affaiblir ou de les réduire, les franchises et les privilèges déjà concédés ; celui qui, s'inspirant de la diversité des races et des rites, se pliera le mieux et aux aspirations des peuples qui vivront à l'ombre de

notre drapeau ; celui qui permettra d'associer ces peuples le plus largement possible à l'administration et à la mise en valeur du pays ; celui qui leur garantira de la manière la plus stricte le respect des traditions et des croyances, celui enfin qui leur assurera le maximum de bien être, de justice et de liberté dans la dignité et dans la paix ».

Qui pourrait contester la valeur de cette déclaration ou douter qu'elle trouve un écho parmi les populations qui appellent de leurs vœux notre influence dont ils connaissent par une longue expérience les bienfaits ?

Cette Syrie qui, plus que toute autre nation de l'ancien Empire turc, s'est honorée du nom de France du Levant, sera d'accord avec les Franghi qui dans toute l'Asie Mineure aiment et bénissent les couleurs de notre drapeau. Ces peuples ont longtemps souffert et payé de leur sang l'aurore de la délivrance. Que le jour en soit proche et ils se proclameront heureux et consolés.





## APPENDICES

---

### I

**Mémoire du sieur Michel sur le voyage qu'il a fait en Perse en qualité d'envoyé extraordinaire de Sa Majesté, dans les années 1706, 1707, 1708 et 1709.**

Les romanesques aventures de l'ambassadeur Fabre qui ont fait l'objet de plusieurs ouvrages plus intéressants qu'édifiants (1) ont leur épilogue dans la relation que le sieur Michel, de Lille, envoyé pour corriger la mauvaise impression de ces étranges pratiques, rédigea au retour de sa mission.

En voici le début et quelques extraits :

*Mémoire du sieur Michel sur son voyage en Perse.*

« On ne doit pas s'attendre de voir ici une relation de la Perse semblable à celles qui paraissent imprimées. Je ne marquerai point la situation des lieux que j'ai vus, ni plusieurs aventures qui me sont arrivées, quantité de voyageurs ayant donné au public des amples descriptions de tout ce que je pourrais en dire.

(1) Entre autres, *Les Mille et une nuits d'une ambassadrice de Louis XV*, par R. Maulde la Clavière, Paris, Hachette, s. d., in-12, de 252 p.

Mais on verra seulement un détail de toutes les affaires que j'ai traitées en Perse, tant pour les politiques que celles du commerce et de la religion, et je m'étudierai d'expliquer les choses de la manière qu'elles se sont passées sans y ajouter ni diminuer la moindre circonstance, n'étant ici que des mémoires pour me servir à rendre un compte plus exact de ma mission, à mon retour à la Cour de France.

« Dans le temps que je fus envoyé à la cour par le prince Racocry (*sic*) auprès duquel M. l'ambassadeur de Constantinople (1) m'avait ordonné de me rendre pour les affaires du roi, j'appris que Sa Majesté avait nommé M. Fabre pour son envoyé extraordinaire en Perse. J'admirai, comme bien d'autres, la grandeur de ce monarque, de ne point regarder ni le temps ni les dépenses d'une grande guerre lorsqu'il s'agit de procurer quelque avantage à ses sujets et d'augmenter la religion catholique dans les pays les plus éloignés.

M. Fabre se rendit à Alep, par où il croyait de passer en Perse, mais sa vanité et son peu de conduite ayant donné soupçon aux Turcs, il y fut arrêté pendant sept ou huit mois et fut obligé de se rendre à Constantinople pour tâcher d'engager l'ambassadeur de Perse qui était à la Porte dans ce temps-là, de le faire passer avec lui. J'aurais ici bien des choses à dire sur tous les scandales que M. Fabre a causés dans les endroits par où il a passé, et le tort qu'il a fait à la nation française pour avoir amené de France une femme de mauvaise vie qui l'a perdu d'honneur et de réputation, comme on verra, par la suite de mes mémoires ».

Le sieur Michel résume, en effet, les diverses péri-

(1) C'était le marquis de Ferriol.

péties de l'ambassade en Perse du sieur Fabre et de Marie Petit (1).

Il ajouta :

« Après la mort de M. Fabre, on conseilla à son fils de se dire envoyé à la place de son père. Mais le R. P. Mosnier, jésuite, qui était à quelques lieues de l'endroit où M. Fabre mourut, étant arrivé, se chargea du soin de la Mission française et dit qu'il avait un successeur, qui était M. Pidou de Saint-Olon, évêque de Babylone (2).

Pendant les intrigues de la prétendue veuve de M. Fabre qui, forte de l'appui du Khan d'Erivan, embarrassait tout le monde et plus encore, les missionnaires, le marquis de Ferriol fut averti des événements.

« Craignant, poursuit Michel, que pendant le long temps qu'il faudrait pour avoir la réponse de la Cour de France, les présents du Roi et les effets de M. Fabre ne s'égarassent, il me fit la grâce de me choisir pour m'envoyer en Perse prendre la place de M. Fabre, en cas que M. l'évêque de Babylone, qui est âgé de plus de soixante-dix ans, ne l'ait pas acceptée.

« Je partis de Constantinople avec un drogman, un janissaire et deux valets et je me rendis en trente jours à deux lieues d'Erzeroum. »

L'intérêt du récit de l'ambassadeur, outre les péripéties d'un voyage mouvementé et dangereux, est dans les relations qu'il eut avec les missionnaires français, à Erzeroum, avec le P. Ricard, jésuite, qui lui procura le moyen de franchir la frontière, avec le

(1) La *Grande Revue* a publié, sous ce titre, un roman montrant à l'œuvre l'*ambassadrice* qui, après la mort de son ami, continua sa mission et se dit accréditée par la Cour.

(2) Voir plus bas, appendice II, p. 83.



P. Mosnier, à Narchevan, puis à Tauris, avec le supérieur des Capucins.

Après de curieux démêlés à Tauris avec la dame Petit, l'envoyé français se mit en route pour aller trouver le Sophi à Téréhan.

« Comme tout prêt pour partir, je sortis de Tauris et je me mis en marche pour Carbine, qui était la route de Terran (*sic*) où le roi de Perse était. J'y arrivai avec un temps effroyable : la terre était couverte de près de trois pieds de neige et il faisait un froid des plus violents. »

Ce fut seulement le 8 juillet 1707 que le sieur Michel, ramené à Erivan sans avoir encore pu être reçu en audience, parvint à faire sortir de Perse Marie Petit. Il résida alors, pendant les chaleurs de l'été, au village arménien de Canakiers, à une heure d'Erivan.

« J'y fus, écrit-il, le 15 juillet. Les moines Arméniens vinrent au-devant avec leurs chapes de cérémonie, la croix et la bannière, et j'entrai dans le village au son des cloches. Je fus d'abord dans l'église des Arméniens pour les contenter. Ils me firent baiser l'Evangile et m'accompagnèrent jusques chez moy. Je les remerciai et leur dis que l'empereur, mon maître était le fils aîné de l'Eglise et le seul protecteur de la religion catholique, que je savais qu'ils étaient les esclaves des Persans par leur faute et que je pourrais rendre leur sort plus heureux s'ils voulaient m'écouter. Ils me répondirent qu'il était vrai qu'ils étaient dans l'esclavage, et que si je voulais faire quelque chose pour eux, il fallait s'adresser à leur patriarche (p. 39).

L'ambassadeur a inséré aussi dans sa relation des lettres reçues de Zulpha et d'Ispahan en date [des

15 et 19 octobre 1707 de la part des pères Basile et Hugues, Carmes déchaussés. On lui annonce qu'il sera bientôt reçu à la cour du Sophi et avec honneur (p. 82).

« Nous avons déjà, écrivait le missionnaire d'Ispahan, parole de quelques personnes qui sont en crédit, qui s'intrigueront avec plusieurs, afin de porter le roi à ordonner pour vous, monsieur, des feux d'artifices qui furent faits à l'occasion de M. l'archevêque d'Ancyre, ambassadeur du Saint-Père et de l'Empereur. Au reste, comme votre principale vue est de procurer le bien de la religion, il est à croire que la divine Providence bénira et favorisera tous vos desseins. On attend ici le roi avant la fin de novembre (p. 84) ».

Le 25 novembre, le P. Villotte, supérieur des Jésuites, lui écrit de Zulpha, ainsi que le P. Mosnier et le P. Langlade, pour lui raconter les démarches et le succès des missionnaires en sa faveur. De nombreuses lettres de missionnaires ont été ainsi conservées dans ces mémoires, attestant les mouvements qu'il fallut se donner pour faire aboutir cette ambassade, traversée par tant d'obstacles. Le sieur Michel n'arriva que le 13 mai 1708 à Tokchy, à une lieue d'Ispahan où il fut « visité de tous les missionnaires et séculiers français, établis à Hispahan ». Il eut son audience le 7 juin, qu'il raconte au long en donnant la liste des présents apportés au Sophi de la part du roi de France.

Le traité conclu entre le roi de Perse et le roi de France par les soins de Pierre Victor Michel, traduit du persan par le P. Basile de Saint-Charles, carme déchaussé, est cité dans cette relation (p. 181). Il comprend vingt-neuf articles :

« Le 22 septembre, ajoute le sieur Michel, le main-mandat Bachy m'apporta le Ragam qui me manquait

et qui est sans contredit le plus fort qu'on pût obtenir en faveur de la Religion (1) ».

Ces citations suffisent à indiquer comment, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, des capitulations en forme avec la Perse, assuraient la sécurité et la liberté des missionnaires.

(1) Ce rescrit, traduit aussi par le P. Bâsile, commence ainsi : « Voici notre commandement à qui tous nos sujets doivent obéir. Comme maintenant l'ambassadeur de l'Empereur de France, dont le trône est très élevé. Nous a représenté que l'Evêque, les Docteurs et les Pères Francs qui demeurent dans la royale ville d'Ispahan, Sulpha, Hamadan, les heureuses portes de Bander Abany et de Congo, la très sage Chiras, la royale Tauris, Gangia, Kamakié, Téflis, Gori, Erivan et dans tous les autres lieux de notre très heureux Royaume, nous ont été très souvent recommandez de la part des Roys d'Europe et que présentement il nous a demandé que nous aidions et favorisions l'Evêque, les Docteurs et les Pères susdits dans toutes les occasions et besoins, Nous, en considération de l'Empereur de France, avons ordonné que l'Evêque, les Docteurs et les Pères Francs sus nommés et chacun d'eux demeurent chez eux et dans leurs maisons en paix et en tranquillité, selon leurs manières et leurs coutumes et selon leurs lois, et qu'ils puissent demeurer dans tous les lieux où ils voudront de ce très heureux royaume, à leur gré et volonté, y pouvant faire partout en toutes les manières qu'ils voudront et de quelle grandeur ils souhaiteront des maisons et des églises, pourvu qu'elles ne soient point bâties d'une manière contraire à nos lois. Et en cela que personne ne s'y oppose ou y fasse aucune contradiction. Et comme l'ambassadeur nous a encore représenté qu'à Narchivan ou ses environs, il y a plusieurs églises franques qui sont entre les mains de nos sujets et que l'Empereur de France souhaite qu'on ne fasse aucune peine à ses francs qui y habitent, nous avons aussi ordonné que personne ne leur donne aucun chagrin, sous quelque prétexte que ce soit, ni aux personnes qui suivent leurs coutumes et leur loi et qui demeurent dans Narchivan ou ses environs, selon leurs anciens Ragams et selon ce présent, etc. »

## APPENDICE II

### La Mission de Perse à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle

Comme complément des extraits de la Relation du sieur Michel sur son voyage de Perse, j'ai recueilli également, encouragé par Mgr Manna que ces documents ont vivement intéressé, quelques détails tirés d'un opuscule à peu près aussi rare que les copies manuscrites du Mémoire de Michel. Le petit livre comprenant en tout 68 pages de minime format porte ce très long titre : *Relation de Perse où l'on voit l'état de la Religion dans la plus grande partie de l'Orient, les diverses branches du Christianisme, quelques sectes particulières, des traits de politique et plusieurs faits fort remarquables*, dédiée à Monseigneur l'évêque d'Angers et donnée au public par M. de la Forest de Bourgon. (A Angers, chez Jean Hubault, imprimeur et libraire, rue Saint-Michel, MDCCX. Avec approbation et permission.)

Par la dédicace à Mgr Poncet de la Rivière, à qui on rappelle qu'il fut, avant d'être évêque, missionnaire dans sa jeunesse, comme saint François de Sales en Chablais (il s'agit de l'année 1685 et de la révocation de l'édit de Nantes) et que le coadjuteur de l'évêque de Babylone natif d'Angers est son diocésain ; par la préface surtout dans laquelle l'auteur dit avoir reçu de l'évêque missionnaire « des relations envoyées de Perse » pour les annoter, on apprend que M. de la Forest de Bourgon, retiré au Séminaire d'Angers et adonné « à la Géographie et à l'Histoire » préparait une Histoire de l'Arménie. Mais dans le présent opuscule il



se borne à publier, en l'accompagnant de notes marginales, une lettre écrite de Surate, le 28 janvier 1701. « Et comme les provinces dont il est parlé dans la lettre dépendent de la juridiction spirituelle de l'Evesque de Babilone », il a cru bon d'y ajouter un abrégé chronologique des évêques de ce siège. Il a joint aussi une dissertation sur la ville de ce nom.

C'est à cet abrégé chronologique que j'emprunterai quelques passages textuels, mettant entre parenthèses les additions marginales de l'auteur.

Pour ne point écraser la lettre du missionnaire sous un trop long préambule, l'éditeur a rejeté à la fin ses deux dissertations.

Cette lettre sans signature est d'un missionnaire qui avait séjourné en Perse durant six années. Trop longue pour être transcrite, elle doit être analysée à cause des renseignements qu'elle fournit sur les « trois plus anciennes sectes de l'Orient : à savoir les Nestoriens, les Jacobites ou Suriens et les Arméniens. »

L'auteur est très sévère pour le Patriarche des Nestoriens, résidant à Eleos (la patrie du prophète Nahum) à une journée de Moussol (Mossoul, — l'ancienne Ninive, dit M. de la Forest — est partout désignée ainsi). « Il n'entre et ne se soutient dans sa dignité que par la protection du Prince des Curdes ».

Il dit que l'archevêque nestorien de Diarbékirk s'est fait catholique avec dix mille des siens.

Des « Suriens et Jacobites » professant l'hérésie d'Eutychès, il décrit les principales erreurs et superstitions et déclare avoir questionné « un de leurs Monstrans ou Evêques » qu'il avait vu abjurer « entre les mains de l'évêque de Babilone, assisté du père Bouchar, Jésuite et du père Elie, Carme déchaussé ». Il mentionne aussi la conversion du Patriarche (des religieux Suriens) Martombros, qui fut reçu à Rome et reconnu Patriarche d'Antioche.

Sur les Arméniens, il admet la conversion et le baptême à Edesse (aujourd'hui Orfa) du roi Abias baptisé par saint Thadée et raconte l'histoire merveilleuse de saint Grégoire l'Illuminateur.

La secte des *Sabis* ou chrétiens de saint Jean-Baptiste est signalée pour son ignorance. Non seulement pour eux *Yaïa* (saint Jean) est le Messie, dont Jésus-Christ n'est que le vicaire et le second, mais la religion consiste, pour se séparer des Mahométans, à manger du porc et boire du vin, seuls actes de piété qu'ils connaissent et pratiquent volontiers.

Les *Iesidis* ou *Gesides*, fanatiques qui semblent issus de Manès admettent et révèrent les deux principes, le bon et le mauvais. « Les Persans les appellent *Ooherag koch*, éteigneurs de lampes », parce que dans leurs assemblées, toutes lumières éteintes, ils se livrent à mille désordres.

Le missionnaire dit des Kurdes, dont la capitale est Médie, résidence de leur Prince : « Ces peuples ont toute la férocité des anciens Mèdes dont ils descendent. Aussi sont-ils haïs de tous leurs voisins, qui s'appellent Curdes, nom qui, en langue turque, signifie Loup. Ce sont les plus dangereux et les plus inhumains voleurs de l'Asie. Il commencent toujours par assassiner ceux qu'ils veulent dépouiller » (1).

Le missionnaire relève ensuite des souvenirs bibliques de son voyage, mentionnant sur le Tigre (le Tigil) Rages Medorum (Vesira), à quinze journées de Moussol et la Tour de Nemrod; et à ce propos l'annotateur ajoute en marge : « M. de la Boulaye le Goux, gentilhomme Angevin en a mis la figure dans un livre de ses voyages. »

Citons ici le missionnaire :

(1) Les traits cités à la page 24 de mon *Arménie martyre* donnaient la palme aux Circassiens à cet égard.

J'envoyai l'an passé au séminaire une relation des conférences que j'ai eues en présence de Mgr l'évêque d'Ancyre, légat apostolique et ambassadeur extraordinaire de l'Empereur d'Occident auprès du Roi de Perse et du Grand Mogol, avec deux évêques arméniens députés par l'archevêque de Julfa. »

L'annotateur nous apprend que le libraire Nully a imprimé à Paris en 1702 cette relation. Le livre ne serait donc pas introuvable, mais ce qui importe ici surtout ce sont les remarques du missionnaire sur la constance des Arméniens à garder leur foi sous le régime turco-persan.

Je dirai seulement que de toutes les églises d'Orient l'Arménienne est celle qui achète à plus haut prix la persévérance dans le Christianisme ; car outre toutes les persécutions que ces peuples ont communes avec les fidèles qui vivent sous la domination mahométane, ils sont soumis en Perse à deux lois si tyranniques que sans un miracle visible de la Providence leur persévérance aurait mille fois fait naufrage.

La première de ces lois est le droit dont est gratifié un renégat de s'emparer de tous les biens de ses parents dont il devient par sa perversion seul et universel héritier. Il n'est pas possible de se représenter combien, en vertu d'une pareille licence, on voit de grandes maisons passer tous les jours d'une extrême richesse à la dernière misère.

Le missionnaire cite des exemples véritablement étranges dont il fut témoin, et il ajoute :

La seconde tyrannie sous laquelle la nation arménienne est asservie dans la Perse est l'enlèvement de ses femmes et de ses filles quand il plaît au Sophi de se les faire amener.

Sur ce point aussi il cite des faits, dont deux défiant

toute imagination qui se passèrent sous ses yeux durant ses six ans de séjour dans la mission de Perse; et il montre comment, dans les provinces, la conduite du Sophi sert de règle aux divers gouverneurs. Il insiste enfin sur l'espérance tenace qui soutient la nation arménienne, en vertu des prophéties de leur saint Patriarche Narsès le Grand leur ayant prédit leurs malheurs, toutes réalisées, mais leur promettant aussi que leur peuple « sera délivré par la puissante nation des Romains appelés Francs. »

Enfin, après avoir dit un mot des Georgiens ou peuples du Gurgistan, tombés sous la domination du Sophi en 1639 et dont il décrit surtout l'ignorance religieuse, le missionnaire termine sa relation en s'excusant sur le surcroît d'occupations qu'a entraîné pour lui la mort de l'archevêque d'Ancyre et il arrête sa lettre datée de Surate, promettant cependant d'envoyer d'autres détails pour l'avenir.

L'éditeur de cette première relation semble s'en être tenu à ce premier opuscule. De sa Dissertation sur « la ville de Babylone et de Séleucie » (de la page 56 à la page 60 du livre de 1710), rien de bien saillant ne semble à retenir. Voici, par contre ce qui m'a paru intéressant dans l'abrégé chronologique que l'on trouvera ici tel quel, moins quelques longueurs dont la suppression est indiquée par des points de suspension.

### **Abrégé chronologique des Evêques Français de Babilone**

Sous ce titre on connoît bien que je ne veux point parler ici des anciens évêques de Babylone ou de Séleucie, le premier desquels fut, au rapport de plusieurs savants hommes, établi par saint Pierre, et dont



les successeurs ont eu dans l'Orient la préseance après le Patriarche de Constantinople et l'évêque de Jérusalem et plusieurs autres titres et prérogatives... (1)

Cet abrégé ne regarde donc que les prélats qui ont gouverné et qui gouvernent cette Eglise depuis que le pape Urbain VIII en a attaché la postulation à la nation françoise.

Toutes les provinces dont il est parlé dans la relation précédente (2) sont de la dépendance spirituelle des anciens évêques de Babylone qualifiés Patriarches de Babylone, Primats de Perse, et furent soumises en 1638 sous la juridiction des évêques latins de Babylone lorsque cet illustre siège fut réservé pour des prélats nés sujets de Sa Majesté Très Chrétienne, en conséquence de la dotation qu'en fit une dame de qualité de Paris, nommée M<sup>me</sup> Ricouard.

Le premier évêque français de Babylone fut le R. P. Bernard de Sainte-Thérèse, carme déchaussé. (Il était du diocèse d'Auxerre et l'un des plus grands prédicateurs de son temps).

Ce prélat, après avoir reçu à Rome les ordres du Pape Urbain VIII revint en France et partit de Marseille le 10 juillet 1639 sur le vaisseau qui portait à Constantinople M. de La Haye Ventelette (*sic*) (3), ambassadeur extraordinaire de France à la Porte, et après avoir traversé l'Arménie, où il eut de grandes conférences avec le principal patriarche de cette nation (4) à qui il remit

(1) De la Forêt de Bourgon promet de les énumérer dans une histoire (en projet) des évêques de Babylone.

(2) La lettre du missionnaire apostolique anonyme publiée plus haut par la Forêt de Bourgon, sous le titre *Relation de Perse*.

(3) Il s'agit de M. Denis de la Haye marquis de Vandelet père, qui fut ambassadeur jusqu'en 1659. Voir dans la *Revue des Etudes historiques* (juillet-septembre 1916) le récit que j'ai fait des derniers temps de son ambassade.

(4) L'auteur renvoie ici à la *Vie du Père Bernard* par le père

des Lettres de Sa Sainteté, il se rendit à Ispahan, présenta au Sophi des dépêches du Pape, et établit sa résidence dans cette capitale de l'Empire des Perses. Il fit un voyage en France, y établit le séminaire des Missions Etrangères, et en 1664, il demanda pour coadjuteur Messire du Chemin, Religieux Benedictin qui lui succéda à l'évêché de Babylone. Ce prélat ne put

Lempereur, jésuite, p. 380, On y lit, à propos des guérisons attribuées au « Pauvre Prêtre » de Dijon : « Je finis par la guérison de M. l'évêque de Babylone. Messire François Bernard évêque de Babylone étoit fort des amis de celui dont j'écris la vie; je crois qu'il étoit son parent... et la première chose que fit ce prélat dès qu'il fut arrivé en Perse, ce fut d'écrire au père Bernard la lettre que voici. »

La lettre en date du 9 mai 1640 à Icavan (*sic*), est citée au long. Il en faut extraire ceci : « Le premier jour que je suis entré dans la Perse, six heures après, Dieu m'a mis un homme en main, de la conversion duquel dépend la conversion de 50 archevêques ou évêques, de 5 à 6 mille prêtres mariez, de 300 religieux et de plus de 18.000 âmes seculières, toutes hérétiques et schismatiques comme lui, et qui le suivront à l'aveugle en son changement, car ils le croient quasi comme Dieu et lorsqu'il leur écrit, ils reçoivent ses lettres avec le même respect que l'évangile. C'est le Patriarche des Arméniens qu'ils appellent leur Pape, à qui j'ai porté une lettre de la part du Souverain Pontife de l'Eglise, pour le porter à la conversion. D'abord il n'en a pas fait grand cas, non plus que des autres qu'il avoit, et ses prédécesseurs, reçues de Sa Sainteté, me signifiant même que ce que le Pape lui dit dans sa lettre de lui avoir écrit d'autres fois, il ne sçavoit ce que c'étoit. Mais Dieu a permis qu'il ait conçu une grande affection pour moi que tout le monde s'en est étonné, et il désire avec passion que j'apprenne la Langue arménienne pour communiquer avec lui, et s'éclairer sur ses difficultés. Monsieur et honoré frère, que je vous serois obligé si vous m'obteniez de mon grand Dieu le don des Langues qu'il donna aux premiers ministres de son Evangile, ou au moins la facilité d'apprendre celles qui me sont nécessaires en ce païs, où il y a quasi autant de différens idiômes que d'hommes. » Le biographe ajoute que cette lettre n'arriva qu'après la mort du destinataire. Mais celui-ci, invoqué par un compagnon de caravane du prélat, arrêté par une crise néphrétique, lui apparut et le guérit.

aller en Perse; il eut pour successeur M. l'abbé Piquet (ce prélat était natif à Lyon et avait été consul à Alep) que Moreri appelle évêque de Cesarée et qui est mort à Amadan (seconde ville de l'Empire de Perse) en odeur de sainteté.

Messire Louis-Marie Pidou de S. Olon (1) qui s'est acquis une si grande réputation à Rome pour avoir pendant plus de vingt ans travaillé avec tout le succès imaginable pour la réunion des Arméniens de Pologne à l'Eglise, et qui, dans le même dessein, étoit passé en Perse durant la vie de Mgr Piquet est, aujourd'hui évêque de Babylone.

C'est de ce grand prélat, dont il est parlé dans plusieurs endroits de la relation que je donne au public, et qui, depuis deux ans a rendu un service signalé à l'Etat en assistant de son crédit et de sa présence, tant en Mésopotamie qu'en Perse, M. Michel envoyé extraordinaire du roi auprès du Sophi. Ce ministre qui arriva à Versailles au mois d'octobre dernier a publié que par le moyen de Mgr de Saint-Olon, il avoit obtenu du Roi de Perse des rescrits favorables...

Mgr de Saint-Olon, se voyant en 1707 épuisé des fatigues que son zèle lui a fait essuier depuis plus de quarante ans, il demanda à Rome pour coadjuteur et successeur M. l'abbé de Galiczon (2) docteur de la Maison et Société de Sorbonne et grand chantre de Saint-Martin-de-Tours qu'il connoissoit de réputation

(1) Il est frère de M. le Marquis de Saint-Olon gentilhomme ordinaire de la Chambre qui a servi le Roy pour des Mystifications importantes dans plusieurs cours étrangères.

(2) Il est fils de messire Gatien de Galliczon conseiller d'Etat. Voir mon *Elat de la maison de Louis XIII* où il est appelé Galichon (n° 4013). Le Bisaïeul maternel de ce Prélat fut le célèbre Mr Pierre Le Loyer conseiller présidentiel d'Angers qui possédait toutes les langues d'Europe et la plupart de celles d'Orient.



par les soins que celui-ci s'étoit donnés dans son chapitre pour en obtenir l'Association des Missions aux prières de l'église de Saint-Martin. Notre Saint-Père le Pape lui a donné le titre d'évêque d'Agathople en Thrace ou Romanie... Il fut sacré vers la fin de 1708 et au mois de décembre de l'année suivante, il partit de Paris pour se rendre auprès de Mgr l'évêque de Babylone qui l'attend avec toute l'impatience imaginable... »

La *Gazette de France* du 3 novembre 1708 porte : « le 28 (octobre) l'abbé de Galliczon, docteur de la Maison et Société de Sorbonne, chantre de l'église de Saint-Martin de Tours fut sacré Evesque d'Agathopolis et coadjuteur de Babilone, dans la chapelle de l'archevêché, par le cardinal de Noailles, assisté des Evesques de Conon et de Rosalie. » (N° 44, p. 528)

Le *Mercurie Galant* du mois de décembre suivant donnait, à la page 261, cette relation plus complète :

« M. l'abbé de Galiczon, grand chantre de l'église de Saint-Martin de Tours et docteur de la Maison et Société de Sorbonne a esté sacré Evêque d'Agathopolis et coadjuteur de Babylone, dans la chapelle de l'archevêché, par M. le cardinal de Noailles, assisté de M. Maigrot aussi docteur de Sorbonne, évêque de Conon en la Chine, et vicaire apostolique de la province de Fokien dans le même Royaume, et de M. de Lyonne évêque de Rosalie aussi dans le même Royaume. Le grand âge de M. l'évêque de Babylone, frère de M. de Saint-Olon, gentilhomme ordinaire de la maison du Roy l'a obligé de demander un coadjuteur à S. S. qui a nommé M. l'abbé de Galiczon avec l'agrément du Roy. Je vous parlay du mérite de ce nouveau prélat lors de sa nomination par le Pape et par Sa Majesté.

Je dois remarquer à présent, c'est une grande ques-



tion entre les géographes de sçavoir si la ville qu'on nomme aujourd'huy *Bagdat* est au même lieu qu'estoit l'ancienne Babylone, dont quelques-uns luy font encore porter le nom. Le docte Mr Bochart, à l'autorité auquel on doit souscrire, prétend que Bagdat est à l'endroit où étoit l'ancienne Seleucie, puisque les deux villes sont sur le bord du Tigre, et que Seleucie fut bâtie autrefois des ruines de Babylone par Nicanor à 300 stades de cette ville qu'on nommoit Babylone.

La compagnie qui assista au sacre fut très nombreuse et la curiosité de voir trois évêques des missions d'Orient dont deux consacroient le troisième, y attira beaucoup de monde, M. le cardinal de Noailles donna un magnifique dîner à ces Prélats, où se trouva Mgr le Cardinal d'Estrées, qui avoit assisté au Sacre, et dont la nièce, feuë Mme la Duchesse d'Estrées étoit sœur de Mgr l'évêque de Rozalie. Une partie de la conversation roula pendant et après le disner sur l'état des missions d'Orient. M. l'Evêque de Conon qui en est revenu depuis peu en fit une description touchante et qui fit plaisir à toute l'assemblée, et ce prélat ajouta qu'il partiroit bientôt après à Rome afin d'en aller rendre compte à Sa Sainteté qui le souhaitoit ainsi. » (P. 261-264).

Le *Mercure Galant* du mois de décembre 1709 nous a conservé les détails suivants :

« M. Michel, envoyé par le Roy en Perse, dont je vous ay souvent parlé de la Mission, estant de retour de ce grand voyage, a esté à Versailles, où il a eu l'honneur de saluer Le Roy en habit Persan, et Sa Majesté a eu la bonté de luy témoigner qu'elle estoit très contente de ses services. Cet envoyé luy présenta de riches étoffes et quelques pièces curieuses qui furent trouvés d'une grande beauté. Il avoit aussi apporté des chats

de Perse qui furent mis à la ménagerie. Ils sont faits comme ceux de France, mais le poil en est dix fois plus long. La réponse de Sophy estoit dans un sac de trois pieds de longueur et d'un pied de largeur, d'une étoffe magnifique. Le traité ou capitulation que cet envoyé a fait en Perse est très avantageux pour la nation française particulièrement pour les missionnaires qui peuvent exercer dans ce vaste Empire la religion catholique avec toute sorte de liberté : tout le monde a fort approuvé la conduite que M. Michel a tenue en Perse et on l'a beaucoup loué d'avoir marqué tant de prudence et de sagesse pendant sa mission...

Le père Fleuriau, procureur des missions que les Jésuites ont au Levant, fit faire le dimanche 24 novembre la grande cérémonie des missions du Levant qui se fait tous les ans le dernier dimanche de l'Avent, dans l'église des Pères Jésuites de la Maison professe de Paris. Les Arméniens qui sont élevez au collège de Louis-le-Grand aux dépens de Sa Majesté (1), et un Indien de Maduré y assistèrent avec leurs habits, et Mgr l'évêque d'Agathopolis y officia pontificalement. Le père Canapville fit l'après-dînée un très beau sermon sur le zèle du salut des âmes par rapport à ces missions auxquelles ce prélat est destiné. Trois de ces jeunes Arméniens doivent bientôt partir pour retourner dans leur pays » (p. 76-79).

(1) Il s'agit des *enfants de langues*, ces futurs drogmans et interprètes de nos ambassadeurs d'Orient dont M. H. Cordier, de l'Institut a raconté l'histoire. Voir aussi le *Correspondant*, du 10 septembre 1881, p. 905.

### APPENDICE III

#### Un discours de Crémieux pour les Maronites du Liban victimes des Druses

Il serait utile, après soixante-dix ans, de résumer la séance de la Chambre des Députés du 3 juin 1847, relatée dans le *Moniteur universel* du lendemain, dont une partie fut consacrée à la question du Liban. Le rapporteur sur le sujet de deux pétitions relatives aux Druses et aux Maronites, M. Paul Daru <sup>(1)</sup> concluait à les renvoyer au Ministre des Affaires étrangères. Guizot demandait des délais pour de nouvelles enquêtes, mais pressé par MM. de Quatrebarbes et de Malville, il fut obligé sinon de désavouer, du moins de ne plus appuyer le rapporteur.

Celui-ci, pris à partie par l'opposition défendit sa thèse consistant à ne rien faire de peur d'alarmer la Turquie et conclut :

« Je résume mon opinion en deux mots ; je l'avais résumée ainsi il y a huit ans quand je suis revenu de Syrie : je crois ce que nous avons de mieux à faire, c'est de persuader au gouvernement ottoman que les populations chrétiennes ne sont pas un danger pour lui, et de persuader aux populations chrétiennes que l'empire ottoman n'est pas un monstre toujours prêt à les dévorer. »

Une vive approbation du Centre accueillit cette conclusion et alors intervint M. Crémieux, dont il faut

(1) C'est le Comte Napoléon Daru, Pair de France, qui est ainsi désigné au *Moniteur*.

donner le discours intégralement. Je le fais d'après le *Moniteur* du 4 juillet 1847 :

« Je ne le nie pas : les réflexions qui viennent d'être présentées par l'honorable rapporteur ont été très bien présentées ; et si c'est à la forme que s'adresse le sentiment d'approbation qu'elles reçoivent... (Mouvement en sens divers). Interruption.

*M. d'Haubersart.* C'est à la forme et au fond.

*M. Crémieux...* Je vais répondre à la pensée que vient d'exprimer *M. d'Haubersart* ; seulement je vous prie de ne pas aller au devant de ma pensée, que vous ne pouvez pas saisir avant que je ne la dise (*On rit*). Voilà ce que je dis : Je suis d'accord avec tous ceux qui approuvent la forme dans laquelle on vient de présenter ces réflexions, mais je suis loin d'être d'accord avec ceux qui en approuveraient le fond. Et la raison en est toute simple ; c'est que si vous voulez réfléchir un moment sur les paroles qui viennent d'obtenir l'approbation d'une partie de cette chambre, vous en verrez facilement les déplorables conséquences. J'ai entendu ces mots : « On fait tant qu'on va rendre notre protectorat un objet de frayeur pour la population chrétienne du Liban ! »

Voilà ce que j'ai entendu ; eh bien, je viens dire que votre protectorat dans ces contrées que j'ai vues aussi, est le seul lien, non seulement qui rattache à la France les populations chrétiennes du Liban que vous devez surtout protéger, mais encore le lien le plus fort que vous ayez avec l'Orient. Cette protection, résultat d'anciens traités, assurait, croyez-le bien, la juste prépondérance que la France avait exercée en Orient jusqu'en 1840. Oui, à cette époque encore, en 1840, le protectorat de la France était invoqué de toutes parts dans l'Orient. Et j'ai encore pu voir, dans le commencement de mon séjour en Orient ce que



c'était que ce protectorat, avec quel respect on en parlait, et comment les populations chrétiennes pour lesquelles j'implore votre appui, moi dont la voix ne saurait être suspecte (*Mouvement dans l'Assemblée*), les populations chrétiennes revenaient sans cesse vers la France pour demander secours et protection; et ce secours et cette protection, jusqu'alors elles ne le réclamaient pas en vain, car la France parlait haut encore à cette époque. Mais à cette douloureuse époque, le protectorat de la France qui était le véritable, je pourrais dire le seul protectorat des chrétiens au Liban et qui existait depuis des siècles, ce protectorat s'est effacé. Les événements de 1840 ont porté le plus rude coup en Orient à l'influence française. Il aurait été possible de la relever, il fallait le vouloir; mais au lieu de le vouloir vous êtes arrivé à vous annuler. Oui, messieurs, (et c'est depuis sept ans la base des graves reproches que l'opposition adresse à M. le Ministre des Affaires étrangères), pour rentrer dans le concert européen, le Ministère du 29 octobre a donné la plus éclatante, la plus déplorable approbation à tout ce qui avait été fait contre la France. (*Vive approbation à gauche*) et dès ce moment, notre protectorat dans le Liban a reçu, disons-le, une atteinte mortelle (Oui! oui!)

Comment! il ne faut pas nous mêler activement, avec ardeur, de ce qui se passe dans le Liban! J'aurais compris, certes, ce langage en 1841, au lendemain de 1840, quand on pouvait nous bercer d'un avenir meilleur; mais après les événements de 1842, les événements de 1844, 1845, de 1846, vous faites entendre ici de telles paroles! Quoi! messieurs, ces dévastations portées sur tous les points de la Montagne, ces violences, ces assassinats qui ont décimé les chrétiens du Liban, c'est là le seul sentiment que ces crimes horribles vous inspirent, à vous, population chrétienne et française! C'est devant ce tableau si désolant que vous approuvez

ceux qui vous disent qu'il faut bien prendre garde d'intervenir d'une manière active ! Pour moi, je le déclare, en présence d'un peuple si misérable, qui subit des atrocités aussi grandes, je réclamerai partout, l'intervention de la France pour le soutenir de sa force, de sa volonté (*Bravo ! Bravo !*) Et, messieurs, il s'agit des chrétiens du Liban ! Les chrétiens du Liban, mais ils sont vos frères depuis des siècles, non pas seulement vos frères en religion, mais vos frères à la guerre, vos frères sur les champs de bataille. Dans toutes les circonstances, vous les avez trouvés. Saint Louis les a trouvés, Napoléon les a trouvés. (*Bravos sur plusieurs bancs*).

Comment, en présence de ces deux grands noms, les chrétiens du Liban ne doivent obtenir de vous que cette marque d'un stérile intérêt :

« Persuader à la Turquie que vous ne voulez intervenir que de manière à ne pas l'inquiéter ; persuader aux chrétiens que vous ne voulez intervenir que de manière à ne pas inquiéter la Turquie !

Messieurs, croyez-le bien, c'est le dernier coup porté au reste de l'influence française en Orient. Et j'ajoute que c'est la première fois qu'on a dit qu'il fallait parler si humblement dans ce pays.

On a parlé du gouvernement d'Ibrahim-Pacha dans la Syrie. Messieurs, j'ai vu Méhémet-Ali à l'époque où il a été si malheureusement dépossédé de la Syrie ; à cette époque il faut bien qu'on en convienne, les chrétiens du Liban étaient parfaitement tranquilles ; ils n'étaient pas sous le couteau des Maronites ni des Turcs ; ils étaient paisibles, les Druses ne bougeaient pas.

On a dit que c'était le résultat de la barbarie d'Ibrahim-Pacha. Non, non, la barbarie n'a pas des fruits si heureux. Je vais vous dire une parole de Méhémet-Ali, qui vous prouvera que ce n'était pas de la barbarie que



ce gouvernement; Méhémet-Ali m'a fait l'honneur de me le dire à moi-même. *Mouvement divers*).

Nous parlions un jour de religion, sous un point de vue qui nous préoccupe fort peu j'en conviens, pour nos populations occidentales, mais qui est immense pour les populations d'Orient.

Eh bien, savez-vous comment Méhémet-Ali m'expliquait le calme et la paix dont il avait fait jouir la Syrie, comment il n'y avait plus de guerre d'extermination entre les Druses et les Maronites, ou plutôt comment il avait forcé les Druses à respecter les Maronites ?

Il me disait :

« Moi et mes enfants, en fait de religion autre que notre culte, nous avons des opinions, des principes qui, j'espère, ne périront pas dans ma famille : nous ne nous mêlons pas du culte des autres ; chacun exerce sa religion comme il le juge convenable, et pour que l'ordre public ne soit pas troublé, nous n'intervenons pas. Nous tenons entre tous la balance, et malheur à qui voudrait mettre la force dans un des deux plateaux ! *(Mouvement général)*.

Voilà ce que me disait Méhémet-Ali.

Mais quand au lieu de laisser entre les mains de ce prince, qui n'est certainement pas un barbare comme vous le dites, mais qui, au contraire, a dominé la barbarie, quand vous lui avez enlevé la situation qu'il avait en Syrie, alors le désordre a commencé. Alors votre protection de France n'a plus compté pour rien ; elle était beaucoup pour Méhémet-Ali ; elle n'a plus rien été pour les Turcs. Savez-vous pourquoi ? Je vais vous le dire : Vous êtes descendus, les autres puissances ont monté. *(Bravo ! à gauche. Oui ! Oui)*, messieurs, autant la France descendait, autant les autres puissances s'élevaient, et alors les Turcs ont fini par donner droit aux autres puissances et plus à vous ; et l'intérêt des autres puissances, entendez-le bien, c'est qu'il y ait des

troubles, parce qu'alors, comme votre protection ne vaut plus rien, c'est la protection des autres puissances qu'on réclame, et les autres puissances vont s'établir en Orient sur vos ruines. (*Approbation.*)

Eh bien, détruisez donc l'ouvrage de saint Louis et de vos rois ; anéantissez d'un coup ces populations chrétiennes qui ont la même foi, qui ont le même Dieu, qui ont la même religion que vous, vous en êtes les maîtres. (*Interruption prolongée.*)

Si vous voulez parler haut, ces populations ne tomberont pas ; si vous voulez vous faire voir tels que vous devez être, elles seront respectées. Mais si au contraire, vous suivez la marche adoptée depuis sept ans, les Druses et les Turcs recommenceront l'année prochaine ce qu'ils ont fait l'année dernière ; et quand nous reviendrons vous solliciter pour les chrétiens du Liban, nous le ferons en ajoutant ces désolantes paroles : Nous sollicitons pour nos malheureux frères dont le sang a été de nouveau répandu en Syrie, parce que vous avez manqué de force et de fermeté ; ce sang n'aurait pas coulé si vous aviez eu foi dans votre force et dans les plus glorieux souvenirs. (*Vive approbation. Applaudissements à gauche.*)

A ce discours, qu'il valait la peine de rappeler pour la place qu'il a tenue ou qu'il eût dû tenir dans la question du Protectorat français d'Orient, je crois utile d'ajouter cette adjuration de M. de Maleville qui, après lecture d'une lettre alarmante écrite du Liban le 14 juin 1847, ajoutait :

« J'ose recommander à M. le Ministre des Affaires étrangères d'y veiller avec la plus vive sollicitude que le sort des chrétiens d'Orient doit lui inspirer et qu'il a si souvent manifestée ; il s'agit pour nous d'un droit à revendiquer et d'un devoir à remplir. Tous les souvenirs de notre histoire nous commandent de ne point



faillir à cette noble tâche que la France n'a jamais répudiée.

Je rappellerai à la chambre que la Convention nationale au plus fort d'une lutte terrible engagée avec l'Europe entière, savait faire respecter, en 1794, sur la montagne du Liban, le nom français : Aubert Dubayet, ambassadeur de la République française à Constantinople ayant appris que les églises étaient fermées et que les prêtres étaient insultés dans le Liban, partit lui-même et se rendit sur les lieux pour faire rouvrir les églises et respecter les prêtres ; noble et glorieux souvenir qui consacre sa mémoire et nous lègue un grave enseignement. Tandis que la Convention, dans l'entraînement et la fermentation des passions de cette époque, fermait les églises de France, son ambassadeur, pour rester fidèle à son mandat, les faisait rouvrir et respecter dans le Liban, en les plaçant sous la protection du drapeau tricolore. (*Sensation prolongée*).

(*Moniteur universel*, 4 juillet 1847, p. 1888).

#### APPENDICE IV

##### Un Martyr illustre des derniers massacres

Il faut signaler la mort du P. Garabed Der-Sahaghian dont un article posthume « Chateaubriand et Malte-Brun » a été publié dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, précédé de la note qu'on va lire, douloureusement significative :

« Nous avons depuis longtemps en mains cet article, que le P. Garabed Der-Sahaghian nous avait envoyé au moment où il achevait ses études littéraires, à Fribourg, en Suisse, et où il passait sa thèse de doctorat sur *Chateaubriand en Orient*, sous la direction du très regretté Pierre-Maurice Masson. Tous deux sont morts, hélas ! victimes de l'atroce guerre qui se poursuit. Si les événements lui en eussent laissé le loisir, le P. Garabed Der-Sahaghian aurait sans nul doute revu et complété son travail. Nous le publions ici tel que nous l'avons, d'abord pour saluer, avec tout le respect qu'elle mérite, la mémoire de ce prêtre courageux qui succomba dans des circonstances horribles, ensuite pour avoir l'occasion de stigmatiser comme il convient l'immonde barbarie de ceux qui furent ses bourreaux. Voici, telles que nous les trouvons dans le *Mercur de France*, du 15 juillet 1916 (p. 378), sous la signature de M. Archag Tchobanian, les conditions de cette mort effroyable. « Que d'ecclésiastiques, dit M. Tchobanian, tués avec d'abominables outrages, qui lisaient Bossuet avec autant de passion que les grands poètes mystiques du moyen-âge arménien ! Parmi ceux-ci, je mentionnerai le Père Garabed Der-Sahaghian, membre de la congrégation Mekhitariste de Venise, qui a publié

plusieurs ouvrages d'érudition et quelques belles poésies; il vint, il y a quelque huit ans, à la Faculté catholique de Fribourg, puis à Paris, étudier à fond la langue et la littérature française et publia dans les revues de Fribourg des études sur *La Chute d'un Ange* de Lamartine et sur *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand. Il était, au moment où le désastre a éclaté, directeur du Collège Mekhitariste à Trébizonde... Trébizonde! Vous savez tous ce qui s'est passé!... L'horreur y a atteint un degré que l'imagination la plus déréglée n'aurait pu concevoir... Le P. Der-Sahaghian n'a pu se résigner à laisser traîner à la boucherie ou à la noyade les enfants qui étaient sous sa garde : il s'est dressé sur le seuil et a crié aux assassins : « Je ne vous laisserai pas toucher à ces êtres innocents; vous me passerez sur le corps avant de les atteindre. » Il fut assassiné avec d'épouvantables supplices ». Inclignons-nous profondément devant ce martyr du devoir, dont l'héroïsme se hausse de toute la lâcheté de ses tortionnaires. »





# INDEX ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS PROPRES

Abdul-Hamid, 19, 21, 60, 61, 69.

Abias, 85.

Abraham (Mgr), 26.

Abraham (Mgr Jacques), 27.

Abraham, 56.

Académie française, 27.

Ada, 56.

Adana, 63.

Addaï (Joseph), 31.

Agathopolis, 91, 93.

Akhdadja, 24.

Akra, 61.

Alep, 62, 63, 67, 78, 90.

Alexandre, 52.

Alexandrie, 62, 63.

Algérie, 9.

Allemagne, 8, 11, 57, 68, 69, 73.

Allemands, 5, 40, 70.

Alvalche, 41.

Amadia et Amadan, 61, 82, 90.

Amérique, 38, 66.

Amida (Diarbékir), 61.

Anatolie, 13.

Ancyre (Angora), 63, 81, 86, 87.

Angers, 83, 85, 90.

Angleterre, 38.

Angora (Ancyre), 63.

Antioche, 13, 15, 62, 84.

Arabe (question), 8, 9, 13.

Arabie, 14, 15, 17, 18, 23, 68.

Aram, 13.

Araméens, 13, 14.

Ararat (Mont), 7.

Arbelles, 18.

Ardikaï, 46.

Archag Tchobanian, 101, 102.

Arménie et Arméniens, 5, 8, 11, 12, 14, 15, 19, 20, 22, 25, 26, 29, 37, 40, 50, 51, 60, 63, 80, 83-87, 90, 93.

Asie Mineure, 5, 7, 12, 14, 60, 64, 73, 75, 85.

Askéris, 47, 48.

Assur, 12, 13.

Assyrie, 7, 12-14, 16, 18.

Assyro-Chaldéens, 12, 14, 16, 19, 21, 22, 24-28.

Audo (Mgr Israël), 27.

Audo (Mgr Thomas), 29, 35, 58.

Auhar, 36, 46, 49.

Autriche, 52, 68.

Auxerre, 86.

Aziz (Mgr Pierre), 29, 58.

Baalbeck, 63.

Babylone (Bagdad), 14, 61, 79, 83-85, 87-92.

Bachcalet, 22, 23.

Badir-Khan, 19.

Bagdad (Babylone), 11, 13, 18, 28, 61, 62, 79, 92.

Bahari, 46, 49.

Balawe Cadjine, 56.

Baloulan.

Bander Abany, 82.

Basile, 80, 81.

Batroun, 61.

Becka, 66.

Bedri-Bey, 48.

Belgique, 31, 58.

Benédictins, 89.



Bergues, 45.  
 Berlin, 5, 9, 11, 60, 73.  
 Bernard (le pauvre prêtre), 88, 89.  
 Bernard de Sainte-Thérèse (Carme), 88, 89.  
 Berré (O. P.), 64.  
 Bibliothèque Nationale), 66, 87.  
 Beth Slokh, 16.  
 Beyrouth, 9, 10, 62, 63, 66-68, 72.  
 Bidlis, 20, 26.  
 Bisaba (Israël), 22, 51.  
 Bochart (Samuel), 92.  
 Bohtan, 19.  
 Bossuet, 101.  
 Bouchard (S. J.), 84.  
 Bradost, 56.  
 Brousse, 53.  
 Brun (Dr H. de), 6, 9, 66-68, 72-74.  
 Cambon (Paul), 72.  
 Canakiers, 80.  
 Canapville (S. J.), 93.  
 Cappadoce, 63.  
 Capucins, 80.  
 Carbine, 80.  
 Carmes, 18, 86, 88.  
 Caspienne (mer), 14.  
 Caucase, 15, 25.  
 Césarée de Capadoce, 63, 90.  
 Chablais, 83.  
 Chaldée et Chaldéens, 7, 11-14, 18, 20, 32, 38, 40, 50, 51, 57-62, 66.  
 Chamacha-Babou-Malick, 38, 52, 53.  
 Chateaubriand, 101, 102.  
 Chéir Addaï (Mgr), 27.  
 Chiras, 81.  
 Chemmoun (Dr), 47, 56.  
 Chibané, 41.  
 Chine, 15, 91.  
 Chypre, 63.

Cilicie, 14.  
 Circassien, 85.  
 Congo, 82.  
 Conon, 91, 92.  
 Constantinople, 13, 37, 55, 63, 65, 78, 79, 86, 88, 100.  
 Contenson (Ludovic de), 7, 8.  
 Convention, 87.  
 Cordier (H.), 93.  
*Correspondant (Le)*, 93.  
 Crémieux (Adolphe - Isaac), 70, 94, 95.  
 Ctésiphon, 13, 15.  
 Damas, 62, 63, 67.  
 Daniel, 56.  
 Daru (Cle), 94.  
 David (Dr), 46.  
 Decroo (M. Georges), 43.  
 Dergent, 31.  
 Der Sahagian (Garabed), 101, 102.  
 Diarbékir (Amida), 20, 27, 60, 63.  
 Diliman Salmas, 32, 55.  
 Dinkha (M.), 31, 33, 47.  
 Diret (M.), 44.  
 Diza Tekia, 46.  
 Djaoudad-Bey, 22-24, 26.  
 Djezirch, 27, 61, 62.  
 Djoulfa (cf. Julfa et Zulfa), 42, 44.  
 Dominicains, 64.  
 Druses, 94, 98, 99.  
 Dubayet, 100.  
 Duchemin, 89.  
 Dunkerque, 43.  
 Edesse (Orfa), 15, 85.  
 Egypte, 14, 62, 63.  
 Eleos, 84.  
 Eli, 27.  
 Elia, 46, 56.  
 Elic (le P. carme), 84.  
 Emèse (Homs), 62.  
 Enver-Pacha, 22, 23.  
 Eriava, 50.

Erivan, 42, 43, 79, 80, 82.  
 Ermans, 24.  
 Erzeroum, 63, 79.  
 Estrées (Cardinal d'), 92.  
 Estrées (duchesse d'), 92.  
 Euphrate, 12-14.  
 Europe, 8, 28, 73, 81.  
 Eutychès, 84.  
 Fabre, 77-79.  
 Ferriol (M<sup>is</sup> de), 78, 79.  
 Fleuriau (S. J.), 93.  
 Fo-Kien, 91.  
 France, 6, 10, 35-38, 47, 57-59,  
 64-68, 70, 71, 73-75, 77-82,  
 88, 89, 95-98, 100.  
 François de Sales (S.), 83.  
 Fribourg, 102.  
 Galiczon, 90, 91, 93.  
 Gangia, 82.  
 Gaver, 24.  
*Gazette de France*, 91.  
 Gebail, 63.  
 Gengiskan (Janguiskhan), 18.  
 Géorgie, 14, 87.  
 Germano-Turcs, 16, 21 52,  
 59, 62.  
 Germiny (M. de), 13.  
 Gesides, 85.  
 Goitapa, 45.  
 Gori, 82.  
*Grande Revue (La)*, 79.  
 Grégoire l'Illuminateur (S.),  
 85.  
 Grey (Sir Edward), 72.  
 Guillaume II, 5, 8, 21, 60, 68,  
 69.  
 Guizot, 94.  
 Gulpachan et Gulparchine,  
 37, 50.  
 Gurgistan, 87.  
 Haubersart (M. d'), 95.  
 Hamadan, 82.  
 Hannin, 66.  
 Hauran, 66.

Hohenzollern, cf. Guillau-  
 me II, 60.  
 Homs (Emesse), 62.  
 Hormuz, curé d'Auhar, 36, 46,  
 49.  
 Hubault (Jean), 83.  
 Hugues, le P. (Carme), 81.  
 Ibrahim-Pacha, 97.  
 Icavan, cf. Ispahan, 89.  
 Indes, 15.  
 Innocent XI, 60.  
 Ispahan, 63, 66, 80, 82, 89.  
 Israël Bisaba, 46, 57.  
 Italie, 43, 52, 68.  
 Jacobites, 84.  
 Janguiskhan, 18.  
 Jean-Baptiste (S.), 85.  
 Jérusalem, 60, 67, 68, 88.  
 Jesidis et Gesides, 85.  
 Jésuites, 20, 93.  
 Jeunes Turcs, 9, 21, 60.  
 Joseph de Nazi, 44.  
 Joseph de Ada, 56.  
 Judée, 66.  
 Julfa et Zulfa, cf. Djoulfa, 82,  
 86.  
 Julien l'Apostat, 16.  
 Kalla d'Ismaël Aga, 51.  
 Kamakié, 82.  
 Kars, 42.  
 Kerkouk, 61.  
 Khalil-Bey, 55.  
 Khara, 14.  
 Karafsorique, 24.  
 Kharachique, 24.  
 Kharpout, 27, 63.  
 Khinno, 24.  
 Khoï, 42-44, 55.  
 Khosrova, 32, 33, 47, 51.  
 Kourana, 41.  
 Kurdes, 13, 19, 20, 23, 25-27,  
 30, 32, 35, 36, 40-42, 45-48,  
 50, 53, 58, 55, 56, 84, 85.  
 Kurdistan, 12, 61, 62.  
 La Boulaye Le Goux, 85.

La Forest de Bourgon, 83, 84, 88.  
 La Haye (Denis de), M<sup>re</sup> de Ventelet, 88.  
 Lamartine, 102.  
 Lamy (Étienne), 71.  
 Langlade (S. J.), 80.  
 Lazaristes, 28, 29.  
 Le Loyer (Pierre), 90.  
 Lemaître (Jules), 7.  
 Lempereur (S. J.), 89.  
 Levant, 10, 66, 74, 75, 93.  
 Leygues (Georges), 6, 9, 72-74.  
 Liban, 9, 66, 69, 70, 87.  
 Lille, 77.  
 Londres, 72.  
 Louis (S.), 10, 71, 97, 99.  
 Louis XIII, 90.  
 Louis XIV, 64, 92.  
 Louis le Grand (collège), 92.  
 Lyon, 87.  
 Lyonne (M. de), 91.  
 Macédoine, 8.  
 Madjid, Sallanieh, 52.  
 Maduré, 93.  
 Mages, 16.  
 Mahomet, 17.  
 Maigrot, 91.  
 Malabar, 61.  
 Malatia (Mélytène), 63.  
 Maleville (M. de), 94, 99.  
 Malik (le D<sup>r</sup> Paul), 54.  
 Malte-Brun, 101.  
 Manna (Mgr), év. de Van, 7, 16, 21, 28, 65, 83.  
 Manès, 85.  
 Marach, 63.  
 Mardin, 27, 61-63.  
 Marian, 56.  
 Marne (victoire de la), 57.  
 Maroc, 9.  
 Maronites, 60, 61, 70, 94, 97, 98.  
 utha (S.), 17.

Marseille, 88.  
 Martombros, 84.  
 Maspéro, 15.  
 Masson (Pierre-Maurice), 101.  
 Maulde la Clavière, 77.  
 Mavana, 41, 49.  
 Mèdes, 83.  
 Médie, 12, 85.  
 Méditerranée, 9.  
 Méhémet-Ali, 97, 98.  
 Mékhitaristes, 101, 102.  
 Mélitène (Malatia), 63.  
*Mercur Galant (Le)*, 91, 92.  
*Mercur de France (Le)*, 101.  
 Mésopotamie, 7, 12-14, 18, 63, 90.  
 Michel (le P., des PP. Blancs), 60-62.  
 Michel (Pierre-Victor), 66, 77, 79, 80-83, 90, 92-94.  
 Mikhaël, 37, 49.  
 Miparat, 17.  
 Mirazis (M.), 51.  
 Missions Etrangères, 89, 91.  
 Mogol (le Grand), 86.  
 Mongols, 18.  
*Moniteur universel (Le)*, 94, 95, 100.  
 Moreau (M.), 44.  
 Moréri, 90.  
 Mosnier (S. J.), 79-81.  
 Mossoul, 13, 18, 20, 28, 61, 62, 64, 84, 85.  
 Mouandjouhli, 55.  
 Mouch, 63.  
 Mouchil, 22, 33, 46, 56.  
 Moukdoussy Zayia, 56.  
 Mouski, 14.  
 Musulmans, 13, 17, 24, 39, 40, 59, 85.  
 Nadji-Bey, 36, 47.  
 Nahum, 84.  
 Nantes (édit. de), 83.  
 Napoléon, 71, 97.  
 Narcheyan, 80, 82.

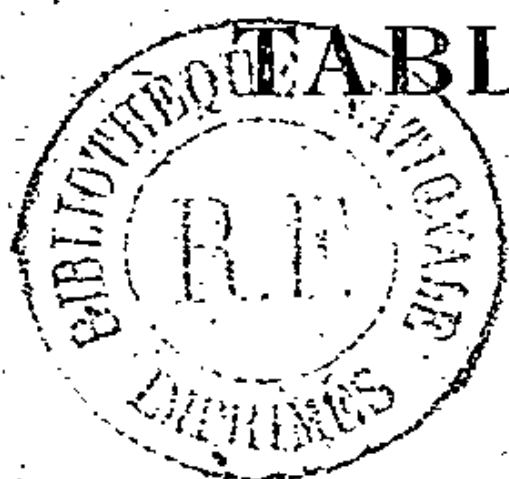
- Narsès le Grand (S.), 37.  
 Natolie, 13.  
 Nazi, 44.  
 Nazlou (fl.), 56.  
 Nemrod (tour de), 85.  
 Néron, 57.  
 Nestoriens, 60, 62, 84.  
 Nicanor, 92.  
 Nicolas (M.), 55.  
 Ninive, 12, 14, 61, 84.  
 Nisibe, 15.  
 Noailles (cardinal de), 91, 92.  
 Noire (mer), 14.  
 Noury-Bey, 37.  
 Nully, 86.  
 Océan Indien, 18.  
 Oman, 18.  
 Orfa (Edesse), 85.  
 Orient, 9, 14, 16, 19, 59, 60, 63, 65, 67, 73, 83, 84, 86, 88, 90, 95, 97-101.  
 Ottomans, cf. Musulmans, 38.  
 Ourartou (Arménie), 12.  
 Ourmiah, 5, 12, 21, 22, 29, 30, 32, 35, 37, 39-43, 45, 51, 52, 54-58, 60, 65.  
 Packard (Dr), 46, 56.  
 Palestine, 67, 71, 72.  
 Paris, 28, 57, 77, 88, 93, 102.  
 Parthes, 13, 16.  
 Pascal, 30.  
 Perse, 11, 18, 21, 22, 26, 29, 30, 36, 40-42, 45, 51, 52, 55, 57, 61, 63, 66, 67, 77-84, 86, 88-90, 92, 93.  
 Persique (Golfe), 12.  
 Petit (Marie), 79, 80.  
 Phéniciens, 67.  
 Pidou de Saint-Olon, 79, 90, 91.  
 Pierre (S.), 86.  
 Piquet (M.), 88, 90.  
 Poincaré, 72.  
 Pologne, 90.  
 Poncet de la Rivière (Mgr), 83.  
 Puyaubereau (M.), 29.  
 Quatrebarbes (M. de), 94.  
 Ragotski, 77.  
 Rachan, 24.  
 Rachild-Bey, 36, 47.  
 Ragès, 85.  
 Raghi-Bey, 37, 51.  
*Réforme Sociale (La)*, 64.  
 Renault (M.), 53.  
*Revue des Deux-Mondes*, 70.  
*Revue des Etudes historiques*, 88.  
*Revue d'Histoire littéraire de la France*, 101.  
 Ricard (S. J.), 79.  
 Ricouard (Mme), 88.  
 Ristelhuebert (René), 70.  
 Romains, 14, 16, 87.  
 Rome, 60, 66, 84, 88, 90, 92.  
 Rosalie (év. de), 91, 92.  
 Roumanie, 91.  
 Rouvel, 56.  
 Russes, 22-26, 29, 30, 38, 41, 42, 47, 52, 55.  
 Russie, 25-27, 43, 45, 51.  
 Sabis, 85.  
 Sahid Khan Bey, 50.  
 Saint-Benoît de Constantinople, 37.  
 Saint-Martin de Tours, 90.  
 Saint-Olon (M. de), 90, 91.  
 Saint-Anne de Jerusalem, 60.  
 Saladin, 5.  
 Salmas, 21, 22, 29, 42-44, 51, 52, 55, 58, 61.  
 Salomon (Mgr), 27.  
 Saltanieh (Medjid), 52.  
 Sami-Bey, 48.  
 Sangar, 49.  
 Sapor, 16.  
 Sarai, 22, 23.  
 Sargon 1, 12.  
 Sassanides, 13, 86.  
 Sébaste (Sivas), 63.



Séert, 27, 61.  
Sèle, 24.  
Séleucie, cf. Ctésiphon, 7,  
87, 92.  
Sem, 12.  
Sena, 61.  
Sennaar, 12, 13.  
Serbie, 58.  
Sicile, 43.  
Sidon, 63.  
Sivas (Sébaste), 63.  
Sontag (Mgr), 29, 32, 38, 47,  
53-55, 58.  
Sorbonne, 90, 91.  
Suisse, 98.  
Supurgan, 46, 47.  
Surate, 84, 87.  
Syrie et Syriens, 7-14, 60, 62,  
63, 66-75, 84, 94, 97, 98.  
Syro-Palestine, 67, 71, 72.  
Syros, 13.  
Tabal, 14.  
Tabir-Pacha, 22.  
Tagrit, 18.  
Tarse, 63.  
Tartarie, 15, 18, 19, 21.  
Tauris, 32, 30, 42, 55, 80, 82.  
Taza-Rand, 46.  
Tcharbatche, 41.  
Tchobanian (Archag.), 101,  
102.  
Téhéran, 80.  
Tergavar (plaine de), 41.  
Thadée (S.), 85.  
Thomas (Mgr), 27.  
Thrace, 91.

Tibériade, 66.  
Tiflis, 42, 45, 81.  
Tigre, 12, 14, 18, 85, 92.  
Tokat, 63.  
Tokchy, 81.  
Tours, 91.  
Trajan, 16.  
Transjordanie, 66.  
Trébizonde, 63, 102.  
Tripoli de Syrie, 62, 63.  
Tunisie, 9.  
Turcs, 3, 14, 18, 20-26, 28,  
31, 35, 37, 38, 40-42, 47,  
50, 51, 54-56, 62, 65, 68,  
78, 97-99.  
Turquie, 7, 8, 11, 18, 21, 25,  
26, 34, 45, 71, 58, 64, 66,  
73, 94, 97.  
Tyr, 63.  
Urbain Vill, 88.  
Van, 5, 7, 19, 21-26, 29, 38,  
48, 60.  
Vedenski, 51.  
Venise, 101.  
Verdun, 57.  
Versailles, 90.  
Vesira, 84.  
Villotte (S. J.), 81.  
Werner (S. J.), 61.  
Yankhanna, 56.  
Zawko, 61.  
Zayia (Abel), 5, 29, 40.  
Zayia (Mouksoumi), 57.  
Zulfa, cf. Djoulfa et Julfa),  
80-82.





## TABLE DES MATIÈRES

---

AVERTISSEMENT. . . . .	5
I. La nation assyro-chaldéenne. — Notions d'histoire et d'ethnographie. . . . .	12
II. Le douloureux passé des chrétiens d'Orient. . . . .	16
III. Les derniers massacres. — <i>Mémoire de</i> <i>Mgr Manna.</i> . . . .	21
IV. Les chrétiens d'Ourmiah d'après le journal de la Mission. . . . .	29
V. Les évènements de Perse (rapport de M. Zayïa, Lazariste de la Mission de Perse). . . . .	40
VI. L'étendue des ruines. . . . .	60
VII. Réparations et garanties. . . . .	65
VIII. La France en Syrie. . . . .	72

## APPENDICES

I. La relation d'un envoyé extraordinaire de France en Perse 1706-1709. . . . .	77
II. La mission de Perse à la fin du xviii <sup>e</sup> siècle. . . . .	83
III. Un discours de Crémieux pour les Maronites du Liban. . . . .	94
IV. Un Martyr de la persécution germano-turque. . . . .	101
INDEX ALPHABÉTIQUE. . . . .	103

PARIS  
IMPRIMERIE ARTISTIQUE " LUX "  
131, boulevard Saint-Michel

## BLOUD & GAY, Éditeurs, 3, rue Garancière, PARIS

- 
- Henry du Roure**, par Léonard CONSTANT, 1 vol.  
in-16, broché. . . . . 3 50
- Reliques sacrées**. Lettres ouvertes sur des tom-  
bes, par Louis COLIN, 1 vol. in-16, broché,  
illustré . . . . . 3 »
- Journal d'une Infirmière d'Arras**, par Mme Em-  
manuel COLOMBEL. Préface de S. G. Mgr LOBBE-  
DEY, évêque d'Arras, 1 vol. in-16, broché, illustré 2 50
- Souvenirs d'un otage**, par Georges DESSON.  
Préface de SERGE-BASSET, 1 vol. in-16, broché,  
illustré . . . . . 2 50
- Blessé, Captif, Délivré**. Mémoires de Guerre,  
par HUBERT DE LARMANDIE. Préface du Général  
MALLETERRE. Prix MONTHYON 1916, 1 vol. in-16,  
broché, illustré . . . . . 3 50
- Charles Péguy**, par Charles SILVESTRE, avec  
une lettre préface de Mme PÉGUY, 1 vol. in-16,  
broché . . . . . 1 50
- En Guerre**. Impressions d'un témoin, par F. de  
BRINON, 1 vol. in-16, broché, de la Collection  
"Pages Actuelles" n° 23. . . . . 0 60
- Lettres d'un Soldat**. Léo LATIL, 1890-1915, 1 vol.  
in-16, de la Collection "Pages Actuelles"  
n° 87. . . . . 0 60
- Lettres de Guerre**. Augustin COCHIN. Préface  
de Paul BOURGET, 1 vol. in-16, de la Collection  
"Pages Actuelles" n° 105. . . . . 0 60
- Le Carnet intime de Guerre**, d'Amédée GUIARD.  
Préface de Maurice BARRÈS, 1 vol. in-16, de la  
Collection "Pages Actuelles" n° 112. . . . . 0 60